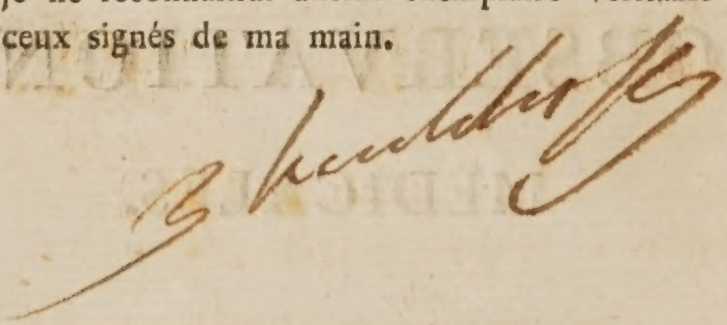
N. 6. 104

31021/B

OBSERVATIONS
MÉDICALES.

Pour prévenir la contrefaçon de cet Ouvrage, et pour assurer mon droit de propriété, je déclare que je ne reconnaîtrai aucun exemplaire véritable que ceux signés de ma main.



OBSERVATIONS MÉDICALES,

FAITES PENDANT LES CAMPAGNES DE RUSSIE EN 1812, ET D'ALLEMAGNE EN 1813;

PAR JOS. ROM. LOUIS KERCKHOFFS, Docteur en médecine, ci-devant Médecin des Armées françaises, Membre honoraire de la Société médicale de Wilna, et de différentes Sociétés savantes.

« Omnia secundum rationem facienti et non secundum rationem fientibus, non transeundum ad aliud, manente, quod visum fuit ab initio. »

HIPP. Aph. 52. Sect. 2.

A MAESTRICHT,

De l'Imprimerie de L. Th. NYPELS, aîné.

1814.

Koninklijke Bibliotheek 's Gravenhage

Verwijderd K. B.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Aux Mânes

de Monsieur le Comte Joseph-Romain d'Ansembourg, pendant sa vie, Seigneur de plusieurs endroits, etc., etc.

En mémoire de l'honneur qu'il m'a fait de me prendre sous ses auspices, dans le premier Sacrement que j'ai reçu de l'Eglise, et en mémoire des rares vertus qui ont toujours distingué, dans ce bas monde, la grandeur de son âme modeste, en qui, sans doute,

lui ont acquis un rang élevé dans l'Empire de Dieu ; je lui offre ce témoignage de ma profonde vénération.

L'Auteur.

A Monsieur le Comte
Jean-Baptiste d'Ausembourg,
Seigneur de plusieurs endroits,
etc., etc.

Monsieur le Comte,

Je suis plus que flatté de voir briller, à la tête de ces Essais, le nom d'une Famille si distinguée par sa naissance et par ses vertus : en vous priant, Monsieur le Comte,

d'agréer la dédicace de cet Opuscule, je ne fais que céder aux mouvemens de mon cœur, qui cherche, par ce faible moyen, à remplir une partie de la tâche que les loix du respect, de la reconnaissance et d'un dévouement sans bornes, m'imposent pour vous.

L'Auteur.

PRÉFACE.

FAIRE connaître quelques faits, dignes d'être cités dans les fastes de l'histoire, et quelques préceptes, capables de diriger le Médecin dans sa pratique, me semble être une entreprise d'une certaine utilité.

En donnant ce faible ouvrage au public, mon but n'est pas d'obtenir une place dans la république des hommes de lettres, et encore moins de faire la leçon à mes confrères : mes vœux se bornent à me rendre utile à ces derniers, en décrivant les observations du ressort de la méde-

cine, qui se sont présentées à mon esprit pendant les campagnes de Russie et d'Allemagne, et en leur offrant des expériences répétées nombre de fois, et le plus souvent couronnées du succès, afin de leur éviter des recherches difficiles dans la paix des villes. C'est comme Médecin militaire, comme témoin de tant de scènes tragiques, que j'ose prendre la plume : puisse le Lecteur m'accorder à ce titre, toute l'indulgence dont j'ai besoin, et voir avec intérêt quelques traits (malheureusement trop sanglans) de notre histoire moderne.

Je suis parti de Mayence le

6 mars 1812, avec le grand quartier-général, auquel j'étais attaché provisoirement, jusqu'à Posen, où je reçus de l'Intendant-général de la grande-armée, et du baron Desgenettes, médecin-général, ma destination comme médecin au 3e corps, sous les ordres du brave maréchal Ney, avec lequel j'ai suivi l'armée jusqu'à Moscow, où nous arrivâmes le 15 septembre 1812, et d'où nous partîmes le 19 du mois suivant.

Lors de mon retour à Berlin, l'amitié dont m'honora le respectable chevalier Laubry, ancien médecin du prince royal de Suède, et alors médecin en

chef des armées françaises, me retint au quartier-général impérial, jusqu'à ce que le baron Desgenettes, qui avait été prisonnier de guerre, et qui, pour l'honneur de la médecine militaire, venait d'être délivré, en vertu d'un ordre spécial de Sa Majesté l'Empereur Alexandre, vint reprendre ses fonctions. Je fus alors nommé Médecin du 2e corps d'armée, aux ordres du maréchal Victor, avec lequel j'ai repassé le Rhin le 30 octobre 1813, à Mayence. Je fus retenu dans cette dernière ville pour le service des hôpitaux, par ordre du ministre directeur de la guerre, et de M. Gorcy, médecin général adjoint, y rem-

plaçant M. Desgenettes, qui, pour la seconde fois, se trouvait séparé de l'armée.

Ce n'est pas dans l'intention d'instruire le Lecteur de mes services militaires, que j'entre dans ces détails; c'est seulement pour lui faire comprendre que je ne lui offre pas les simples rêveries de la spéculation, mais les résultats de l'expérience; et combien est borné le nombre de ceux qui ont été à même de suivre cette superbe armée victorieuse, depuis le Rhin jusqu'à Moscow, et de voir ensuite son état désastreux depuis Moscow jusqu'au Rhin! Je le répète, je n'ai pas de prétentions au titre

de littérateur, mais j'en ai quelques-unes au titre honorable de Médecin, et je crois avoir des droits incontestables au nom d'ami de l'humanité ; aussi je m'estimerai trop heureux si ce que j'ai écrit par l'impulsion de mon cœur, peut, en faisant redouter les suites funestes de la guerre, aider à en réparer les malheurs. J'éprouverai la plus grande satisfaction, et je serai amplement récompensé de mes peines, si mon ouvrage est approuvé, seulement, en quelques points. Je suis loin d'avoir la folle prétention de donner quelque chose de complet, car je n'ai pas les forces nécessaires pour poursuivre avec exactitude

cette terrible expédition. Comment pourrais-je porter les yeux de mes Lecteurs sur les marches forcées que nous fîmes; sur les privations de tout genre que nous essuyâmes; sur les rigueurs de climat de la Russie et celles de la saison qui nous accablèrent; sur la conduite (dois-je le dire) souvent licencieuse, et plus souvent imprudente d'une foule de soldats, sans pitié dans leur triomphe, et sans discipline dans leurs défaites; enfin sur les dévastations et les désastres qui furent occasionnés dans les pays où nous passâmes, et sur les scènes de douleur dont nous fûmes le sujet? Spectacle effroyable de deuil et de la plus

affreuse désolation ! ! ! La postérité la plus reculée en aura sans cesse la mémoire en horreur. Je ne puis sans la plus vive émotion me rappeler notre entrée dans l'Empire de Russie. Oui, j'en frémis encore ! .... Quel souffle divin a dissipé cette innombrable armée, qui le 24 et le 25 juin traversa les ponts du Niémen, à Kowno et dans ses environs ? (*a*). La plus belle

---

(*a*) Cette armée était composée, outre les Français, de Prussiens, de Bavarois, de Wurtembergeois, de Saxons, de Badois, d'Italiens, de Polonais, de Napolitains, de Westphaliens, de Mecklenbourgeois et de Hessois. Tout ce que ces puissances étrangères avaient de beau en troupes, fut fourni pour faire la guerre aux Russes. Encore je ne parle pas des Autrichiens

armée que l'histoire puisse citer, depuis celle de Darius, et qui disparut de même devant un autre Alexandre ! Combien de tendres parens ont à regretter des fils infortunés !.. Presque toutes les familles de la France donnent encore des larmes aux guerriers qui composaient cette superbe armée, admirable par sa beauté et par sa multitude d'hommes. J'ose croire que sans

---

qui faisaient partie de nos armées ; parce que, ne les ayant jamais vus avec nous, je n'en ai aucune notion.

L'ensemble de ces armées alliées et françaises était évalué à cinq cent cinquante mille hommes, d'après un calcul que j'ai entendu faire par feu le général Montbrun, commandant en chef d'un corps de cavalerie.

la prévoyance active d'un petit nombre de médecins aussi intrépides qu'éclairés, une grande partie des braves qui sont revenus consoler leurs père et mère, n'auraient jamais revu leur patrie.

Pénétré du principe d'Hippocrate, qui veut que la Médecine ne fasse qu'aider la nature et non pas la diriger; aguerri par l'activité des camps, enhardi souvent dans mes opérations, qui n'étaient pas susceptibles d'être faites avec les ménagemens timides que je garderais dans le calme d'un appartement ou d'un hôpital; je ferai remarquer au lecteur que dans mes procédés thérapeu-

tiques, ma médecine a toujours été simple; qu'autant que possible, je me suis rapproché de cette nature qui en sait plus que toutes les facultés. Je n'ai pas cru devoir me livrer à ces théories qui n'ont pour base qu'une imagination exaltée. Depuis que j'ai commencé à pratiquer dans la carrière médicale, je me suis défendu de l'esprit de système; je n'ai suivi qu'une méthode simple, et un jugement raisonné; et plus je me rapprochais de la simplicité médicale, plus je voyais la médecine briller de tout son éclat, et couronnée de tous ses succès. Je n'observais que la constitution du malade, et la marche de la maladie, dont je

cherchais à combattre la cause prochaine. Je n'opérais pas à l'instar de tant de médecins, qui ont, pour chaque symptôme, un médicament, et qui varient leur traitement à toute heure du jour; encore moins comme ceux qui commencent leurs opérations curatives, sans établir de distinction entre les maladies, entre les différens âges, les sexes, les tempéramens, par la prescription d'une ou deux saignées, d'un vomitif, d'une potion purgative et d'un lavement de même nature, sous prétexte de nettoyer l'organisme; qui enfin, comme le docteur Sangrado de Gil-Blas, n'ont qu'un traitement pour toutes les maladies;

médecins qui sont tour-à-tour le digne objet des traits satiriques de Pline, Montaigne, Molière et Rousseau.

Pour qu'on soit convaincu que tel n'était pas mon système, et que ma thérapeutique était appropriée aux circonstances; après avoir donné une idée générale de la maladie, de ses symptômes, et du traitement qui m'a le mieux réussi, je donnerai également les principales formules que j'ordonnai dans chaque maladie (*a*); et si on trouve quelquefois les doses un peu fortes, je

(*a*) Je les ai écrites en latin, pour me soumettre à l'usage ordinaire.

pric d'observer qu'elles étaient pour des militaires consommés, endurcis par les travaux de Mars, et difficiles à émouvoir ; et que, vers les derniers temps du règne de Buonaparte, n'ayant presque plus aucune de ces vieilles phalanges, et ne voyant dans les hôpitaux auxquels j'étais attaché, que de trop jeunes soldats, épuisés par des efforts prématurés, exténués par les privations que leur faible santé ne pouvait soutenir, j'ai diminué ces doses, en proportion de la force, ou plutôt de la faiblesse des malades.

Quelques-uns de mes confrères, entraînés par un fanatisme dangereux, prévenus pour la mé-

decine antique, me reprocheront peut-être de m'être écarté de leurs principes dans quelques endroits : mais ne sait-on pas combien la théorie des anciens était différente de celle de nos médecins modernes, par les découvertes nombreuses faites dans toutes les sciences qui composent l'ensemble de la Médecine ? Cependant je laisse au médecin vraiment digne de ce titre, à prononcer combien jadis cette partie de notre art était dangereuse dans la pratique, et j'ose le dire, combien la théorie ancienne est encore dangereuse entre les mains de certains médecins, ou trop jeunes, pour être bons juges, ou trop habitués à leur

vieille routine, pour sentir toute la justesse, toute la force, toute la clarté de la théorie moderne, si bien enseignée depuis quelques années dans différentes facultés de Médecine. Cependant, n'est-ce pas cette théorie intéressante et lumineuse qui doit servir de base à nos observations, et à notre pratique ? N'est-ce pas par elle que nous acquérons la faculté de nous rendre compte de tous les phénomènes qui se présentent dans la nature de l'homme, et qui, par conséquent doit nous guider dans la thérapeutique ? N'est-ce pas elle qui nous fait connaître les causes éloignées de la maladie, et qui nous instruit de quelle manière elles

portent leur action sur l'économie animale ? qui nous apprend quel est le siége de la maladie, quelle est sa cause prochaine, et quel est le traitement que nous devons adopter en conséquence ? Je ne balance pas à soutenir fermement, que *si nous nous éloignons du chemin qu'elle nous trace, nous entrons absolument dans la classe des empiriques.*

Il est vrai que la vie est trop courte et la théorie médicale trop étendue pour que nous en puissions saisir tous les points ; ce qui a fait si bien dire au patriarche de Cos : „ *Vita brevis, ars verò longa, tempus præceps, experientia periculosa, judicium diffi-*

cile" (asphorism. 1 sect. 1.) Mais graces aux savans modernes, qui ont tant simplifié cette partie importante, il est déraisonnable qu'un homme de l'art hippocratique puisse de nos jours l'envisager comme conjectural, et essayer encore de prouver son inutilité et son danger. Me dira-t-on qu'il vaut mieux ajouter foi à des remèdes dont on a vu l'emploi suivi, une ou deux fois, du succès, (le plus souvent par le simple hasard), que de remonter à un principe qui démontre le fait réel ? Est-il possible que des hommes de nom, et même d'un grand nom, pratiquent la Médecine de cette manière ? Je ne puis concevoir comment on peut mé-

connaître une semblable erreur. Approfondir l'anatomie, la physiologie, la chymie, la matière médicale, la pathologie interne, et fonder la pratique sur de pareilles bases, voilà ce qui caractérise le vrai médecin.

La Médecine, cette carrière si honorable, qui fut ouverte dans les temps les plus reculés, et parcourue par des rois législateurs, comme Osiris, comme Athotis, roi de la première dynastie des Thinites; comme Ciningo et Hohamlt, rois chez les Chinois; comme Salomon et les autres rois de la Judée, etc.; enfin par les gens les plus élevés en dignité; cette science si respectable, qui fut regardée pendant quelques

siècles comme une chimère, à cause des systêmes erronés, et des entourages ridicules qu'elle même s'était donnés, et qui était allée jusqu'à faire le jouet des gens de la plus basse condition, est parvenue actuellement à un lustre, à une splendeur dont elle n'avait jamais brillé. Les sciences croissant de jour en jour, les progrès les amènent à leur degré de perfection, et la Médecine n'est pas loin du sien, je me permets de le prédire. Et en effet, quels hommes célèbres ne nous ont pas fournis les deux derniers siècles, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie et en Hollande ? qui ont tant réformé les erreurs de la Médecine, et qui l'ont appuyée sur des bases soli-

des; qui ont retiré ce voile épais qui la défigura long-temps, porté le flambeau dans une nuit obscure, et fait briller enfin l'astre de la science, entouré des plus belles et des plus riches couleurs.

Puis-je parler de tant d'honorables progrès sans citer avec enthousiasme les noms respectables de Ruysch, Monro, Morgagni, Vieussens, Winslow, Bichat, Soemering, pour l'anatomie; de Haller, Blummenbach, Cullen, Dumas, Sprengel, pour la physiologie; Priestley, Lavoisier, Berthollet, Fourcroy, Chaptal, Monge, de Klaproth, Vauquelin, Thomson, Thenard, Davy, pour la chymie; Linné

Spielmann, Munich, Horn, Alibert, pour la matière médicale; Boerhaave, Gaubius, Sydenham, Frederic Hoffmann, Van Swieten, Morton, Werloff, Torti, Bursierus, Selle, de Haen, Stoll, pour la pathologie interne; les noms aussi recommandables et plus modernes de Cullen, Brown, Weickard, Pinel, Rieschlaub, Moscati, Pierre Franck, de Hufland? Tous ces grands hommes ont conduit la Médecine, par leurs lumières rectifiées, des ténèbres où elle errait depuis long-temps, à un degré d'éclat qui bientôt laissera fort peu à désirer.

Jaloux de suivre leurs préceptes et passionné pour le plus utile des arts, j'aurais voulu

grossir ce volume ; mais dans ces momens trop courts, dérobés à ma pratique, je veux suivre autant qu'il est en moi ce principe de Condillac : « en com-
» posant un ouvrage, on doit
» éviter les longueurs, parce
» qu'elles lassent l'esprit ; les
» disgressions, parce qu'elles le
» distraient ; les divisions et sous-
» divisions très fréquentes, parce
» qu'elles l'embarrassent, et les
» répétitions, parce qu'elles le
» fatiguent : une chose dite une
» seule fois et où elle doit l'être,
» est plus claire que répétée ail-
» leurs plusieurs fois (*a*). «

(*a*) *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, seconde Partie, Sect. II, Chap. IV.

Je veux donc tâcher d'être simple et clair, et d'aider mes collaborateurs dans leurs travaux, sans avoir d'autre ambition que celle de leur épargner des recherches pénibles, en ajoutant à ce motif celui de la satisfaction que l'étude procure à l'homme qui partage son temps entre la culture et l'exercice de son art.

OBSERVATIONS

MÉDICALES,

FAITES PENDANT LES CAMPAGNES DE RUSSIE EN 1812, ET D'ALLEMAGNE EN 1813.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Depuis le lieu du départ jusqu'en Pologne, peu de maladies s'étaient manifestées parmi les militaires. Jusqu'à cette époque, n'ayant été soumis qu'à de légères privations, et à des fatigues peu considérables, les soldats marchaient sans hésiter, nonobstant leur jeunesse et leur éloignement du sein de leur patrie, devant des ennemis qui les attendaient pour les dévorer.

Après avoir quitté la charmante Prusse, pays généralement sain, qui offrait toutes

les ressources pour l'existence des soldats, séjour délicieux pour la santé, nous sommes entrés, vers le commencement du mois de juin, dans la Pologne, pays pauvre, où le paysan est esclave et soumis à la domination des nobles. Dans la saison où nous y sommes arrivés, les jours étaient très chauds et les nuits très fraîches (*a*), car l'humidité de la nuit est toujours en raison directe de la chaleur du jour (*b*). Alors des marches forcées et consécutives, dans un air plus dilaté par le calorique, excitaient extrêmement la transpiration insensible ;

(*a*) On observe ce phénomène en été dans les différentes contrées de la Pologne, comme dans plusieurs pays froids.

(*b*) A fur et à mesure que la chaleur du jour tombe, le calorique se fixe dans la terre, et dégage cette humidité, cette rosée, que nous voyons pendant les nuits qui succèdent aux jours dont le degré de température atmosphérique a été élevé par la chaleur.

ce qui commençait par épuiser la constitution de nos soldats. Leur perspiration, activée pendant la journée, se supprimait brusquement le soir, parce que le plus souvent ils étaient exposés, dans leurs bivouacs, au froid humide de la nuit. Ceci joint à une nourriture mauvaise et irrégulière, était la cause que plusieurs affections abdominales et pulmonaires, et des fièvres gastriques, commençaient à faire quelque ravage : mais ces maladies étaient peu intenses encore ; nous voyions également la fièvre lente nerveuse ; ainsi que le typhus et synochus (*a*), qui ne semblaient pas être le produit de la contagion, soit par contact médiat, soit par contact immédiat ; mais qui paraissaient être dues à ces causes physiques qui nous opprimaient de tous côtés, et qui affaiblissaient directement

---

(*a*) Fièvres ataxique et adynamique. Voyez *Nosographie philosophique*, par le professeur Pinel.

ou indirectement le systême nerveux. Le caractère de ces deux dernières fièvres n'était pas malin, puisque le duché de Varsovie est un pays où l'on respire presque généralement un air très salutaire, qui ne contient aucun miasme putride, en raison du nombre borné des habitans, par la grande quantité des végétaux, comme par les immenses forêts qui, en dégageant continuellement de l'oxigène, purifient sans cesse l'atmosphère. Ces vastes forêts étant presqu'entièrement composées de sapins (*a*), qui par l'action des rayons solaires, concentrés pendant les jours chauds, laissent volatiliser énormément de l'huile essentielle de thérébentine : il en résulte que l'air qu'on y respire augmente extrêmement l'action

---

(*a*) *Pinus abies*, *P. sylvestris*, *P. munghos*, *P. nobilis*, *P. cembra*, *P. larix*, *class. monœc. monadelph.* Lin.

du systême nerveux (*a*), qui par sa prépondérance sur les autres systêmes, prévenait incontestablement l'intensité de ces maladies. Ne doit-on pas également à cette atmosphère la longévité des Polonais? Semblables à ces montagnards dont parle le professeur Tourtelle (*b*), qui fait une observation très juste à ce sujet : « *les montagnards*, dit-il, *respirent un air* « *pur, très oxigéné et électrique. Ils ont par*

(*a*) Je ne me suis jamais mieux porté que dans ce pays. Depuis plusieurs années, j'étais accablé d'une affection périodique des nerfs optiques, dont les symptômes étaient un terrible mal de tête au front et aux orbites, nausées, photophobie. Souvent cet accès se terminait par le vomissement. Cette maladie, si je puis l'appeller ainsi, était entièrement disparue pendant mon séjour en Pologne, mais aussitôt que j'eus quitté ce pays, cette affection m'a repris.

(*b*) Élémens d'Hygiène, tome 1, page 398, ann. 1802.

« *conséquent le sang chaud, beaucoup de* « *force et de vigueur.* »

Au commencement du mois de juillet, nos armées sont entrées dans la Lithuanie, qui, comme le duché de Varsovie, est un pays sain, mais où l'hygiène publique n'est pas bien soignée, puisque la plus grande partie de cette contrée est habitée par des gens peu éclairés, et par des Juifs malpropres qui ne soignent que l'intérêt du commerce : l'intérieur des maisons lithuaniennes est extrêmement sâle et peu aéré, excepté les châteaux des nobles.

La plus grande disette commencait à notre approche ; les habitans, braves d'ailleurs, se sauvèrent et abandonnèrent leurs maisons, emportant tous leurs vivres (*a*).

(*a*) Wilna était la seule ville où les habitans avaient resté, parce que le plus grand nombre

Tout fut inventé aussi de la part des armées russes pour ne rien nous laisser : les pays que nous traversions ressemblaient entièrement à des déserts. Alors les militaires, ne recevant que rarement des distributions de vivres de leurs corps, se nourrissaient d'une manière très irrégulière, par le produit d'un horrible pillage. Tantôt nos soldats abondaient en alimens; tantôt ils étaient jusqu'à huit jours sans pain. Souvent dans cette faiblesse où ils étaient réduits par rapport aux circonstances, ils faisaient les plus grands excès dans la boisson d'une espèce d'eau de vie (*Wodky*, en langue du pays) qu'on trouvait à cette époque en grande quantité dans les châteaux et dans quelques magasins du pays. Cette manière de vivre, jointe aux autres privations, aux fatigues, aux chaleurs accablantes du jour, et à

---

des Wilnois sont des Juifs, qui y étaient retenus par la spéculation de leur intérêt.

la fraîcheur de la nuit qui devenait plus forte, les constitutions de nos militaires s'affaiblissaient de jour en jour d'avantage, et les affections abdominales et pulmonaires, les fièvres gastriques, la fièvre lente, et le typhus et le synochus ravagaient plus fréquemment, et avec plus d'opiniâtreté.

A mesure que nos armées marchaient sur le Niéper, la misère augmentant, les maladies s'aggravaient en proportion et redoublaient en nombre. C'était vers le commencement du mois d'août, que la fraîcheur humide de la nuit était encore plus considérable; et les consitutions continuaient à se détériorer de plus en plus.

Les 16 et 17 août, nos armées sont arrivées devant Smolensko, petite ville immédiatement située sur la rive droite ou lithuanienne du Niéper. L'histoire retiendra la mémoire de la grande bataille qui y fut livrée le 17.

Dans la Lithuanie, le grand quartier-général établit plusieurs hôpitaux, comme à Kowno, à Wilna, à Witepski, et à Smolensko, qui tous furent bientôt remplis de malades. Un autre hôpital fut établi pour le corps du maréchal Ney, à Molotui, pendant le séjour que nous y fîmes; j'en fus chargé comme médecin en chef. Toutes les maladies qui y régnaient étaient les mêmes que celles dont j'ai parlé.

Le 18 août, nous sommes entrés dans la Russie moscovite : à fur et à mesure que nous avancions sur Moscow, nous formions encore des établissemens à Wiasma et à Mozaïsk. A deux lieues et demie de cette dernière ville, située à-peu-près à vingt-quatre lieues de Moscow, s'est livré, le 7 septembre, la bataille de la *Moskwa*, ainsi nommée par les Français, et par les Russes celle de *Borodino*, une de plus grandes batailles qui aient eu lieu sur la terre; carnage

épouvantable ! la dernière postérité répandra encore des larmes pour les torrens de sang qui y ont été versés. . . . . Oserai-je citer ici l'incendie d'un village qui se trouvait à la proximité du champ de bataille, où nous avions établi une ambulance qui consistait en quelques milliers de blessés, qui presque tous ont péri par les flammes ? Ma sensibilité me commande de me taire, et de ne plus rétracer à mon souvenir l'objet d'une horreur pareille, dont j'étais spectateur (*a*). Oui, grand Dieu ! je veux gémir, avec l'univers entier, sur le sort trop affreux de ces malheureux, qui, hélas ! par une cruauté infernale, arrachés des bras de

---

(*a*) La manière dont le feu a pris, presqu'au même moment dans les différentes parties du village, ne m'a jamais laissé douter qu'il n'ait été mis exprès; d'ailleurs qu'on n'en soit pas étonné, on n'a qu'à remonter au crime noir de Buonaparte envers ses malades d'Egypte.

leurs parens, ont été les victimes de la criminelle ambition d'un homme, qui a embrâsé toute l'Europe des feux de la guerre, et qui, à l'exemple de ces païens idolâtres et du peuple Juif de l'ancienne loi, immolait ses semblables, comme ces nations barbares offraient en sacrifice leurs animaux! Mais détournons nos yeux de ces exécrations.

A cette époque, les mêmes maladies continuèrent, mais d'une façon plus meurtrière. Notre économie s'affaiblissant dans une progression infinie, nous laissâmes dans toutes ces villes un nombre indéterminé de malades. Cependant tous ceux qui pouvaient se traîner, tâchaient de suivre l'armée, par la crainte qu'ils avaient des Cosaques : il est vrai que ceux qui restaient en arrière, à une distance si petite que possible, étaient exposés à un danger réel. De façon qu'un autre nombre de malades non moins considérable suivait leurs corps.

Les 14 et 15 septembre, nos armées étaient entrées à Moscow, ancienne capitale de la Russie, bien plus belle que nous la dépeignent les vieilles géographies. Il faisait un temps peu froid et constant, convenable pour la santé. Peut-on se faire une idée de l'impression que fit sur nous la vue d'une aussi belle ville, après n'avoir marché si long-temps que dans un pays presque désert (*a*)? Cette ville, qui est à 58 degrés de longitude et à 55° 36' de latitude, est située dans une plaine fort étendue et très agréable, sur la Mosca, entourée de bois immenses, ce qui y rend l'atmosphère très salutaire pour la respiration. Elle est bâtie d'une façon favorable pour la santé; l'hygiène publique est parfaitement entretenue à

(*a*) A notre arrivée, les habitans que nous y trouvions, étaient des étrangers et quelques gens de basse classe. Différentes maisons brûlaient déjà dans les faubourgs.

Moscow ; les rues sont larges, et assez alignées ; les maisons sont aérées, et entretenues proprement, parce que ses habitans sont plus civilisés, plus éclairés que dans les autres villes de l'Empire russe que nous avions parcourues. Tout annonçait que c'était une des plus riches villes de l'Europe (*a*). Les soldats français y trouvaient, dans les premiers jours de notre

(*a*) Je veux passer sous silence le sort désastreux de cette charmante ville, au 14 et 15 septembre, parce que les Russes ne pouvaient se dispenser de faire cet acte incendiaire ; sacrifice qui a été aussi sensible pour eux, qu'il a paru barbare aux yeux de l'univers. C'était la meilleure invention pour nous enlever tous les moyens d'existence, et pour prévenir les dévastations exécrables de Buonaparte, qui, peut-être, sans cette mesure, auraient été plus fortes encore que l'incendie. D'ailleurs tant de désastres sont déjà en partie réparés par la bonté magnanime du brave Alexandre, qui n'a rien négligé pour faire dédommager ses malheureux sujets.

arrivée, beaucoup de vivres; malgré que les Russes, fidèles à leur caractère et fermes dans leur projet, n'eussent rien négligé pour nous ôter la dernière ressource; ressource sur laquelle Buonaparte avait fixé les bons quartiers d'hiver qu'il nous promettait, au camp de Mozaïsk, dans une de ses proclamations ! Les meilleures qualités de vin de tous les pays étaient encore en profusion dans cette ville, sacrifiée pour le bonheur de toute l'Europe. Alors nos militaires qui, ayant été si long-temps soumis à toutes les privations, et par conséquent extrêmement affamés, quoiqu'affaiblis, faisaient mille excès dans le boire et dans le manger; de manière qu'au bout de peu de jours, nous avions 8 à 10,000 malades (*a*).

(*a*) Les officiers de santé qui n'ont vu que les hôpitaux de Moscow, me reprocheront peut-être d'avoir exagéré ce nombre; mais j'observe que la plus grande partie de nos malades s'étaient réfugiés dans les débris des maisons de la ville.

Nous formâmes différens établissemens de toute beauté, pour recevoir ces êtres infortunés; entr'autres la magnifique maison des enfans trouvés fut consacrée à cet effet : c'était le plus beau local qu'il soit possible de s'imaginer, et qui pouvait contenir quelques milliers de malades.

Les affections qui régnaient dans ce temps, étaient le plus généralement des embarras gastriques, diarrhées, dyssenteries, fièvres lentes, fièvres ataxiques et adynamiques.

Pendant le séjour que nous fîmes à Moscow, le temps continuait à être sec et constant. La température était un froid modéré; quelquefois il gêlait un peu pendant la nuit. Ce n'était que vers le commencement du mois d'octobre, qu'il commençait à gêler d'une manière fréquente, mais les jours étaient encore sans grand froid : n'aurions-nous pas eu plus

de maladies sans la faveur de cette saison ?

Le 19 octobre, nous partîmes de Moscow pour nous rendre sur la route de Kalouga (*a*). Il faisait le plus beau temps qu'on eût jamais vu à Moscow dans cette saison de l'année. Je veux me taire sur les horreurs infernales que Buonaparte fit exécuter, en quittant l'ancienne capitale de la Russie (*b*); on les connaît trop généralement. Mon dessein n'est pas de détailler ici les divers événemens militaires

---

(*a*) Buonaparte, voyant par la destruction de Moscow et par d'autres preuves, la ferme résolution des Russes, et prévoyant l'impossibilité de lutter contre le sort qui l'attendait en Russie, voulait se retirer, probablement dans la Gallicie, pour y former ses quartiers-d'hiver (selon le bruit qui courait dans ce temps); mais après la bataille sanglante de Mala-Jaroslaff, les Russes nous ont rejetés par Vereja sur la route de Mozaïsk : route fatale ! qui était déjà entièrement dévastée par nos armées, en allant à Moscow.

(*b*) Sans parler du Kremlin, qu'il a fait sauter.

qui eurent lieu ; cependant je ne puis m'empêcher de consigner un fait, c'est que nous fûmes forcés d'abandonner nos malades à la bienveillance du service de santé russe, dont je ne saurais trop vanter les procédés philantropiques, qui sont consacrés dans plusieurs lettres que j'ai reçues de nos prisonniers malades.

Le 29 et le 30 octobre, le froid augmentait; le thermomètre de Réaumur était le plus souvent à 0 pendant le jour, et pendant la nuit, à un ou deux degrés au-dessous de 0. Nous étions alors en pleine retraite, et une déroute complète commençait dans nos armées; le rang de soldat et d'officier était confondu. Nous remarchâmes sur Smolensko. En vain cherchions-nous un abri contre le froid et toutes les intempéries : l'armée s'ôtait elle-même le secours d'un asile, toutes les maisons situées sur la route que nous tenions étant incendiées par ordre de

Buonaparte, et brûlant sur notre chemin ; ordres dont était chargée l'arrière-garde, mais que l'avant-garde exécutait.

Du 15 au 20 novembre, le même thermomètre était à 8, 10, 12 degrés au-dessous de 0. La plus grande quantité de soldats, alors, sans être assez couverts d'habits, sans bottes et sans souliers, et les pieds seulement enveloppés de chiffons, commençaient à avoir encore à combattre la faim dans toute son horreur : les vivres, que l'on avait emmenés de Moscow, commençaient à manquer entièrement ; il ne nous restait presque plus d'autre nourriture que la chair des chevaux, qui succombaient avant les hommes. A cette même époque, les routes étaient déjà couvertes de cadavres de chevaux et de quelques hommes qui ne pouvaient résister, à cause de leur affaiblissement antérieur à l'action du froid.

Depuis le 25 novembre jusqu'au mois de décembre, le froid est allé jusqu'à 15, 20 et même 23 degrés au-dessous de 0, d'après les rapports qui m'ont été faits par plusieurs médecins et pharmaciens des pays où nous passions. Le plus grand froid que nous ayons remarqué fut depuis le terrible passage de la Bérézina, après un jour de marche jusqu'à Kowno, pendant un intervalle d'environ six jours. C'est alors aussi que nous voyions sur la route des milliers de cadavres d'hommes. La plus grande mortalité de nos soldats était due à l'imprudence qu'ils avaient de passer subitement d'une température si rigoureuse, dans une température chaude. Ils cherchaient partout après des maisons, pour se mettre à l'abri du froid, et pour s'y faire des feux; et quand les combustibles leur manquaient, ils détruisaient ou incendiaient les maisons, pour se chauffer par cet affreux moyen. J'ai remarqué, pen-

dant les jours où le froid était à un degré si violent, que de cent individus qui se réfugiaient la nuit dans les maisons, et s'approchaient d'un grand feu, le lendemain il n'en sortait pas un tiers; le reste était mort par la trop grande incitation que produit le calorique sur un corps si débilité par le froid; asthénie qui fut encore augmentée par les privations, et par la peur du danger auquel nous nous vîmes exposés de toutes les manières, ce qui affecta beaucoup le moral : car après l'action du froid, soumis de nouveau à l'action de la chaleur, nous acquérons, pour la sentir, une aptitude une fois plus forte : dix degrés de chaleur, auxquels nous aurions été indifférens avant l'action du froid, agissent après sensiblement sur nous. Ainsi, pour me servir de ces belles expressions de Brown, le plus beau monument qu'il ait élevé à sa gloire : « La faiblesse directe « trop accumulée et l'incitation trop con-

« sidérable produisent une faiblesse indi-
« recte, en proportion directe ». C'était ce qui avait lieu par l'effet débilitant direct du froid et de l'action incitante du calorique. C'est pourquoi ces malheureux périssaient par l'apoplexie (*a*). Le même médecin écossais dit parfaitement aussi : « Plus le degré d'incitation de
« l'organisme est diminué, plus on doit
« commencer par des stimulans légers,
« et dont on doit augmenter l'action, à
« mesure que les forces reviennent. »

(*a*) Plusieurs, que j'ai vus mourir de froid sur le chemin, s'arrêtaient tout-à-coup avec une physionomie décomposée, semblable à celle d'un homme ivre, et tombaient, en se couchant aussi tranquillement que dans un bon lit, dans un sommeil qui mettait le terme à leurs souffrances; d'autres, sentant leur destinée effroyable, s'arrêtaient; leurs genoux fléchissaient, ils tombaient par terre, avec un air égaré et effrayant, en grattant sur la neige avec des efforts convulsifs. Dans cette situation épouvantable, ils avaient bientôt cessé de vivre.

Dans mon retour, entre Smolensko et Krasnoi, je m'aperçus que j'avais le bras gauche gelé, ainsi qu'on l'exprime en langage vulgaire (*a*). Il était tout roide, sans mouvement, et sans sensibilité. Au lieu de m'approcher du feu, comme faisaient tant d'imprudens, j'allais à la belle étoile, et j'ordonnais à mon domestique de tirer mon habit, pour faire des frictions sur cette partie, avec de la neige; moyen qui, dans un état de faiblesse si grande, était un stimulant réel, attendu que cette soustraction du calorique n'était pas aussi forte que celle qui avait agi sur mon bras, à cause du frottement qui développait le calorique, et dont la trop forte excitation, pour mon bras, était diminuée par la neige.

(*a*) Expression fausse et insignifiante, car aussi long-temps qu'il y a du principe vital dans une partie, elle ne peut rentrer sous l'empire des lois physiques, ni chimiques.

Successivement, et à mesure que les forces revenaient, j'augmentais le degré de température, jusqu'à ce que mon bras eût repris son état naturel. Par ce même moyen, j'ai sauvé une grande quantité d'hommes.

L'action du froid sur notre économie m'a toujours semblé agir comme un débilitant direct, ainsi que l'assure le professeur Brown. Si le froid agit comme tonique, dans son premier degré, c'est par la réaction, en prédisposant nos corps par la faiblesse qu'elle cause à être plus excités par l'incitation extérieure; ou si la chaleur est assez véhémente pour produire une asthénie indirecte, la soustraction de cette chaleur surabondante, ce qui signifie l'application du froid, en faisant disparaître l'excès de cette chaleur, ramenerait le calorique au point où il devient un stimulant naturel, convenable à la vie : donc, plus la soustraction du calorique

est forte, plus elle détruit les forces qui entretiennent la vie. (*Forces incitantes*, Brown.)

Un phénomène digne de remarque, et que j'ai vu plusieurs fois, phénomène dont le seul souvenir me fait encore frissonner, c'est que des gens tombés sur la route, par l'impression violente du froid, étaient saisis d'hémorragies qui se montraient sur les différentes parties du corps, sur les mains, sur les jambes, sur les joues, au nez et à la bouche, etc., par suite de la grande dilatation asthénique ; ils semblaient, par cette mort épouvantable, réaliser la fable de la sueur de sang.

Pendant notre retraite de l'empire russe, les maladies les plus régnantes étaient les diarrhées, les dyssenteries, les fièvres lentes, les fièvres ataxiques et adynamiques ; mais dans ce temps, notre secours ne fut plus employé : les malades furent

abandonnés à leur propre sort, et moururent tous sur la route (*a*), ainsi que les malheureux qui sur les champs de bataille furent blessés assez grièvement pour ne pouvoir se traîner. En vain demandèrent-ils du secours ; tout le monde fermait les oreilles à leurs cris déchirans. A cette même époque, lorsqu'il faisait une telle froidure, les blessures des hommes, qui voulaient suivre leurs corps, ne se consolidaient pas, à cause de la grande action

---

(*a*) Malheur à ceux auxquels les forces venaient à manquer pendant cette terrible retraite ; car ils étaient non-seulement exposés à mourir de froid, mais encore à être assassinés par leurs propres camarades qui en voulaient à leurs dépouilles. Combien de fois n'ai-je pas vu des hommes, tombés en faiblesse sur la route, être saisis par leurs compagnons qui les déshabillaient tout nus, et ainsi les faisaient mourir par le froid ? Je n'oublierai jamais l'empreinte de l'épouvante que cette horreur m'a donnée la première fois que je la vis.

atonique du froid ; la gangrène s'emparait des plaies sans inflammation antécédente : mille fois j'ai observé que l'adynamie, portée à un si haut degré par le froid, faisait naître la gangrène aux extrémités, le plus souvent aux doigts, au nez, aux oreilles, etc., sans blessure ou autre irritation préalable.

A la fin du mois de décembre, nos armées ont repassé le Niémen, pour rentrer dans le duché de Varsovie et dans la Prusse. Plusieurs milliers d'individus de ces superbes armées qui étaient allées en Russie, sous prétexte de faire le bonheur de l'univers et d'éclairer les barbares du nord (d'après les proclamations de Buonaparte), avaient terminé leurs souffrances, par le froid et par les privations, avant d'avoir repassé cette rivière (*a*); sauf le

(*a*) Les hommes d'un tempérament lymphatique, ou nerveux, ou ceux qui avaient le moral faible, succombaient les premiers.

nombre, non moins considérable, de ceux qui ont été dérobés à la vie par les maladies et par le massacre de la guerre. Un certain nombre de nos hommes était prisonnier de guerre; et la plus petite partie s'est soutenue, par un ferme courage et un exercice continuel en plein air. Mais encore dans ce dernier nombre, se trouvaient ceux qui n'étaient pas entrés bien avant dans l'empire de la Russie.

Après avoir repassé, au mois de décembre, le Niémen, le froid continua, mais d'une manière moins intense, jusqu'à ce que nous fussions arrivés sur la Vistule. Alors sa rigueur commença à décliner sensiblement, quoiqu'il gelât encore fort (le thermomètre à un ou deux degrés au-dessous de o). Ce temps a continué jusqu'à la fin du mois de janvier 1813. Au mois de février, le froid n'était plus véhément : le temps était plus variable; tantôt il gelait, il neigeait ou il tombait

de la pluie, qui a été très rare, depuis notre départ de Moscow jusqu'à cette époque. Plusieurs physiciens ont fort bien observé que les pluies sont généralement moins fréquentes dans les pays froids que dans les contrées chaudes.

Sur la Vistule, nos armées avaient ordre de s'arrêter; elles eurent différentes destinations, dans les villes de la Prusse et du duché de Varsovie, pour rallier le peu d'hommes qui nous restaient encore (*a*) Le troisième corps, auquel j'étais attaché, recevait sa destination pour Marienbourg sur le Noga, où se trouvait également le deuxième corps. A mon arrivée dans cette ville, j'allai voir l'hôpital mi-

---

(*a*) Sans doute dans l'intention de faire résistance à l'ennemi, qui nous poursuivait l'épée dans les reins. Mais on a mieux fait, pour le bien universel, de se retirer, au bout de quelques jours, sur l'Oder, et aussitôt sur l'Elbe.

litaire de cette place, ayant pour médecin en chef M. Rouiller, qui me communiqua plusieurs observations, avec le tableau nosologique de cet établissement. Les maladies qui y régnaient, étaient les embarras gastriques, les diarrhées, les dyssenteries, fièvres gastriques, fièvres lentes, fièvres ataxiques et adynamiques : toutes ces affections ravageaient avec une vigueur étonnante, aussitôt que nous fûmes entrés dans le duché de Varsovie et le royaume de Prusse; car, dans ces pays, nous avons retrouvé des vivres : nos forces étaient alors épuisées considérablement, par les grandes marches que nous venions de faire, presque continuellement à pied; car ceux même qui avaient des chevaux, ne pouvaient s'en servir dans un froid si vif qui avait ajouté encore à notre faiblesse, ainsi que les privations, la crainte des Cosaques, et en outre le repos subit, après avoir été habitués, pendant quelque temps, à des marches

très forcées. Malgré cet état de faiblesse où l'on était réduit, les militaires si affamés se gorgeaient d'alimens, sans réfléchir que la digestion ne pouvait s'en faire.

La diarrhée, la dyssenterie, la fièvre lente, la fièvre ataxique et la fièvre adynamique ont régné dans nos armées, d'une façon effrayante, pendant les mois de janvier et février 1813. La fièvre adynamique se propageait également aux bourgeois qui, non-seulement écrasés par le fléau terrible du passage de nos armées, étaient encore la proie d'une contagion meurtrière; présent fatal que nous leur avons fait et qui a causé une si grande mortalité (*a*) parmi les habi-

---

(*a*) J'attribue cette mortalité à ce que la plus grande partie des médecins bourgeois traitaient cette maladie, dans les premiers jours, lorsqu'ils voyaient irritation dans le système sanguin, par les débilitans, et à ce qu'ils n'osaient jamais

tans des pays que nous traversions. Dans les deux mêmes mois, cette fièvre était si intense, que tous ceux qui en étaient affectés, croyaient que la mort était inévitable pour eux. Beaucoup de médecins allemands se sont sauvés, en la regardant comme la peste. La plus grande terreur se répandit partout où nous passâmes; les habitans se refusaient à loger les soldats; de façon que l'intendant général arrêta qu'un médecin fut chargé d'examiner cette maladie contagieuse. Le docteur Audouard eut cette mission. Il se rendit dans les hôpitaux français qui se trouvaient entre l'Elbe et le Rhin. Il

---

prescrire le quinquina ou autres excitans, pendant cette période.

Dans les hôpitaux où je faisais le service, différens médecins du pays sont venus suivre ma visite, pour voir ma méthode de traitement, vu qu'ils étaient étonnés que j'eusse un nombre si borné d'hommes morts de cette fièvre.

résulta du rapport qu'il en a dressé, et qu'il m'a communiqué, que ce n'était que la fièvre putride des anciens.

Au mois d'avril, la diarrhée, la dyssenterie, la fièvre ataxique et la fièvre adynamique étaient presqu'entièrement disparues. Ne doit-on pas attribuer la cessation de ces affections au printemps agréable que nous avions alors, et en partie à ce que nos forces avaient grandement repris? Dans ce même mois, nos armées séjournaient dans la Westphalie, pays assez généralement marécageux, particulièrement sur la ligne de l'Elbe, où nos corps d'armée étaient campés, et qui dégage beaucoup d'humidité. La fièvre gastrique commençait alors à être très fréquente parmi nos troupes, qui étaient déjà disposées par l'affaiblissement antérieur de leur constitution, à être saisies par l'action débilitante de cette humidité, dans laquelle j'ai supposé exister la cause

éloignée de cette maladie ; car, lorsque nous avons changé de région, que nous sommes entrés en Saxe, cette maladie a cessé de régner.

Dans les mois de mai et de juin, nous observâmes fort peu de maladies parmi nos militaires. Nous étions alors dans la Saxe et dans la Silésie ; les vivres ne manquaient pas ; le soldat était bien nourri ; les marches n'étaient pas bien forcées, et le temps était beau et sec, nullement contraire à la santé. Les maladies les plus régnantes étaient l'embarras gastrique, l'entérite bilieuse, la diarrhée, les affections pulmonaires et la fièvre lente. Conjointement avec ces affections, au mois de juillet, la fièvre adynamique a repris et s'est manifestée avec un caractère très contagieux, et a ravagé ainsi épidémiquement dans nos armées, pendant les mois de juillet, d'août, de septembre, etc., jusqu'au mois de février de

l'an 1814. Je suis allé voir les différens hôpitaux français, établis entre l'Elbe et le Rhin, pendant notre retraite de la campagne de Saxe : on ne voyait dans ces établissemens, qui abondaient en malades, presque que des hommes atteints de cette fièvre. La mortalité a été par conséquent très grande, non-seulement parmi nos troupes, mais encore parmi les bourgeois des pays où nous passâmes, et auxquels la contagion fut communiquée.

Sitôt que nous eûmes repassé le Rhin, et que nous nous fûmes reposés quelques jours à Mayence et dans ses environs, le soldat, qui, en Allemagne, était nourri par les bourgeois, ou se nourrissait lui-même par un pillage toléré, ne recevait en France que des distributions irrégulières de vivres, ou dans une quantité donnée qui était trop grande pour le laisser mourir, et trop petite pour le faire vivre : ce qui a encore augmenté l'épidémie du syno-

chus. A Mayence et dans les villes et villages qui l'entourent, la mortalité, parmi les militaires et les bourgeois, est allée à l'infini (*a*), parce que toute la foule se portait sur Mayence, où l'air qu'on respirait était sans cesse vicié par le grand nombre d'animaux qui altéraient l'atmosphère par leur respiration et par leurs exhalaisons. Il y avait des endroits à Mayence, lors du séjour de tant de troupes, où l'air avait une odeur si infecte que la respiration était pénible. J'ai remarqué même cette infection atmosphérique dans les grandes places de cette ville, quand l'atmosphère n'était pas agitée par le vent (*b*) : l'hygiène publique n'y

---

(*a*) Pendant mon séjour à Mayence, toutes les maisons étaient remplies de militaires et de bourgeois malades.

(*b*) L'agitation de l'atmosphère renouvelle sans cesse la diminution que le gaz oxigène éprouve par la respiration, gaz qui décompose les miasmes

était aucunement entretenue; les rues de Mayence, qui sont très étroites en général, étaient couvertes d'excrémens : cette ville était donc un foyer de miasmes putrides.

Les maladies étaient devenues extrêmement meurtrières parmi nos pauvres soldats, par rapport au défaut de soins convenables. Pour en donner une petite idée au public, et confondre l'assassin dans ses crimes, je vais citer un fait dont j'ai été encore témoin oculaire. J'étais chargé du service de l'hôpital qui était établi à la maison de l'octroi municipal : la première fois que j'y suis allé, j'y ai trouvé pêle-mêle les morts et les vivans, les blessés et les fiévreux. Les malades étaient tous couchés par terre, même sans paille,

---

contagieux : mais dans différens endroits de Mayence, cette agitation ne pouvait avoir toute l'action nécessaire.

dans leurs excrémens et autres ordures; car en entrant j'ai marché sur la pointe du pied, pour ne pas enfoncer, jusqu'aux malléoles, dans leur matière fécale. J'ai vu des malades se reposer sur les cadavres de leurs camarades. Enfin, leur nombre était si considérable, qu'ils étaient entassés les uns sur les autres. Dans quelques-unes de leurs salles, les fenêtres étaient fermées, de façon que l'air n'y pouvait pas pénétrer : dans les autres salles, il n'y avait ni vitrage ni menuiserie dans les ouvertures des portes et des fenêtres, nonobstant le froid qu'il faisait. Ces mêmes malades me disaient qu'ils étaient dans cette position depuis deux, trois, quatre jours, sans avoir eu seulement une goutte d'eau; spectacle lugubre!.... Comment le concevoir (*a*)? Je

(*a*) Je n'ai pas tardé à contracter la contagion dans un lieu si infecte; le troisième jour de mon service, je gardais déjà le lit, et je suis resté, pendant un mois, sur le bord du tombeau.

suis persuadé que des personnes qui liront ces traits abominables, sans en avoir quelqu'assurance, les croiront dictés par l'animosité ou l'exagération : l'homme qui n'a pas été présent à des scènes si tragiques, croira l'humanité incapable de forfaits aussi noirs; mais il est bon de dire que le sanguinaire Buonaparte, cent mille fois plus barbare que le tigre, ne s'occupant, dans ce temps, que de remonter une autre armée, et de relever la déroute dans laquelle était le reste de l'armée formidable qu'il a levée après avoir perdu celle de l'expédition de la Russie, n'avait aucun souci pour ses malades, pour ces enfans si malheureux que sa tyrannie cruelle avait arrachés aux larmes de la tendresse paternelle, pour servir au délire de sa rage. Les rues de Mayence étaient des hôpitaux!

A mesure que les armées françaises marchaient dans l'intérieur de la France,

la fièvre adynamique se propageait d'une manière effrayante : il en est résulté une extrême mortalité dans la France, comme dans l'Allemagne.

Ici je veux finir le tableau trop noir, suite d'une guerre funeste qu'un Corse extravagant a commencée sans raison, et qui n'avait pour motif qu'un exécrable orgueil dont tous les Européens ont été ou les victimes ou les témoins. Je vais donc faire des efforts pour ne rien laisser à dire d'important sur les maladies les plus fréquentes de ces deux campagnes et sur leur traitement le plus généralement heureux. Un nombre infini d'observations, que j'ai recueillies, et celles qui m'ont été communiquées par un de mes confrères, M. Audouard, médecin vraiment digne de ce titre, ont toujours prouvé en faveur de ce que je soumets aujourd'hui au jugement public.

CHAPITRE PREMIER.

DES AFFECTIONS ABDOMINALES.

Les affections abdominales consistaient en hépatites, en entérites bilieuses, en embarras gastriques, en embarras hépatico-gastriques, en diarrhées et en dyssenteries.

§ I.

De l'hépatite.

Cette affection était le produit d'une irritation du systême sanguin, occasionnée par l'exercice immodéré, ou les marches forcées dans un temps chaud, ce qui accélérait grandement la circulation du sang; de façon que ce fluide ne pouvait circuler d'une manière aussi rapide dans le systême du foie, à cause de sa structure. Une distension douloureuse dans ce viscère en était une suite absolue. Quelquefois il en résultait des congestions très fortes dans

cet organe. Cette maladie était caractérisée par les symptômes suivans : pouls très fréquent et mou ; tension et douleur pongitive dans l'hypocondre droit ; chaleur et quelquefois rougeur remarquable dans cet endroit ; chaleur fébrile à la peau, qui était ordinairement sèche ; bouche amère ; langue chargée d'un enduit muqueux jaunâtre ; nausées, ou vomissemens ; constipation, ou selles sèches blanchâtres ; difficulté de respirer ; impossibilité de coucher sur le côté droit ; quelquefois ictère, et les urines très colorées.

Méthode curative.

Le premier moyen curatif que j'indiquais était d'éloigner la cause occasionnelle, c'est-à-dire, en donnant du repos au malade ; avec l'usage des purgatifs rafraîchissans, et d'autres débilitans contre l'irritation du systême sanguin, dans les premiers cinq-six jours.

Par Exemple :

R. *Decoct. tamarindor. unc.* VI, *parat. ex unc* I *et S. fruct.*
Oxymel. simpl. unc. I *et S.*
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou

R. *Decoct prun. domest. unc.* VII, *ex unc.* III. *fruct parat.*
Nitrat. potass. scrup. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Tartrit acidul. potass. dr.* III *in aq. fervid. unc.* VI. *solut. Add.*
Mel. despumat unc. I *et S.*
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Acet. potass. liquid. dr.* III
Syrup. acet. unc. I
Aq. commun. unc. VI.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Mann. Calabr. unc.* I *et S.*
Oxalat. acidul. potass. dr. I, *solv. in*
aq. fervid. unc. VI.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. cass. fistul. unc.* VII, *parat. ex*
unc. I *et S. fruct.*
Acid. tartaros. gr. X.
m. d. us.

Sign. id.

Etc.

S'il n'y avait pas de constipation, j'administrais simplement les limonades, faites avec un acide minéral ou végétal (*a*).

(*a*) Des expériences répétées m'ont toujours convaincu qu'en général les acides délayés, sont des débilitans pour le système sanguin, comme l'observe fort bien le docteur *Chortet*, dans sa matière médicale, en parlant de l'oxigène. Même je suis d'opinion que l'effet corro-

P. E.

R. *Acet. acetos. unc.* II
Aq. commun. unc. VIII
Syrup. uvar. q. s. ad edulcor.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une once.

---

dant d'un acide concentré, n'est dû qu'à une action débilitante directe, de la même manière qu'agit le froid, c'est-à-dire, en détruisant directement les forces vitales. Si le froid, qui n'est qu'une soustraction du calorique, était un corps comme l'oxigène, et qu'on pût le concentrer au même point, il produirait le même effet corrodant des acides; car là où le froid est porté à un haut degré, comme dans une boule de mercure gelée chimiquement par l'éther, cette boule, si on la prend dans la main, ne cause-t-elle pas une action qui se rapproche de celle des corrodans?

Je vois avec douleur que plusieurs médecins d'aujourd'hui, en attribuant aux acides une qualité antiputride, les préconisent dans la fièvre adynamique. Comment concevoir une semblable

Ou

R. *Acid. boracic. gr.* XVI, *solv. in aq. destil.*
unc VIII. *Add.*
Mel. despumat. unc. II.
m. d. us.

Sign. id.

---

action sur un pareil fébricitant, dans les doses aussi faibles que celles où on les donne ? Et, de plus, comment expliquer qu'une putridité peut s'engendrer dans un corps organique aussi long-temps qu'il n'est pas privé de la vie ; car on ne peut contester que la putréfaction ne soit qu'une suite absolue de l'anéantissement de la vie. Toutes les fausses apparences de cette putridité, dans la fièvre adynamique, ne disparaissent-elles point à l'époque de la convalescence ? D'ailleurs, les belles expériences de MM. *Parmentier* et *Deyeux*, de ces deux hommes respectables, n'ont-elles pas assez démontré la fausseté de la prétendue putridité du sang tiré dans le dernier période de la fièvre adynamique. Si les acides jouissent d'une propriété antiseptique sur l'économie vivante, pourquoi leur emploi n'est-il donc pas plus utile dans la grangrène, que ces

Ou

R. *Syrup. tartaros. unc.* II
Aq. fontan. unc. VIII.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Acid. sulphuric. vel nitric. gt.* XII
Aq. destil. unc. IX
Syrup. commun. q. s.
ad edulcorand.
m. d. us.

Sign. id.

Souvent je prescrivais ces mêmes limonades avec les lavemens émolliens,

---

décoctions de kina, ou d'arnique, ou ces infusions aromatiques, camphrées et éthérées, etc., qu'on emploie dans ce cas à l'extérieur et à l'intérieur? J'avoue, à ma honte, que plusieurs fois je me suis laissé entraîner par les paroles engageantes de certains auteurs distingués qui conseillent, dans la gan rène, l'usage interne et externe des acides; mais je me suis convaincu de leur effet nuisible dans cette affection.

composés d'après le formulaire des hôpitaux militaires, lorsque l'hépatite était accompagnée de l'obstipation.

Lorsqu'au bout du troisième ou quatrième jour, il survenait une diarrhée, ou une sueur copieuse, je laissais agir la nature; car ce changement amenait une heureuse résolution de la maladie.

Si la congestion dans le foie était forte, je faisais administrer les vésicatoires, ou les sinapismes, directement sur la situation extérieure de cet organe.

Le régime auquel je mettais le malade pendant les cinq à six premiers jours, était sévère, ne consistant qu'en bouillon et quelques pruneaux, et dans une très petite quantité.

En traitant ainsi cette maladie, je n'ai jamais observé qu'elle se jugeât par une terminaison fatale, comme il arrive sou-

vent dans cette phlegmasie, soit par la suppuration, soit par la gangrène.

Quand cette maladie persistait, et avait passé le 7^e^ et 8^e^ jour, qu'elle était devenue chronique, ou, pour mieux dire, asthénique, par la faiblesse indirecte (*a*), ce dont on s'aperçoit quand la chaleur fébrile commence à cesser, le pouls devenant petit et peu fréquent, la douleur diminuant et devenant plus sourde, et la constipation, si elle a eu lieu, se passant; je faisais alors le plus grand cas des toniques permanens, auxquels je joignais un stimulant, dont l'action est volatile (*b*).

(*a*) On observe dans toutes les inflammations, qu'au 6^me^, 7^me^ ou 8^me^ jour, d'aigues qu'elles étaient, elles deviennent chroniques, et doivent être traitées comme des maladies asthéniques. La variole, la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, la péripneumonie, etc., nous en offrent des preuves.

(*b*) Dans toutes les maladies asthéniques, la méthode de combiner les stimulans permanens

P. E.

R. *Infus. amar. unc.* VII, *parat. ex Spec. amar. juxt. pharm. nosoc. milit. Æther. sulphuric. alcohol. scrup.* II. *m. d. us.*

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

---

avec les stimulans diffusibles, est sans contredit la meilleure, vu que les excitans volatils ou diffusibles, qui agissent d'une manière subite, prédisposent notre organisme à être plus susceptible de l'effet des toniques, dont l'action continue un certain temps.

Les amers doivent, à juste titre, tenir le premier rang dans la matière médicale, parmi les toniques ou stimulans permanens ; l'opium, l'éther, le camphre, l'ammoniaque pur, les huiles essentielles volatiles et l'alcohol, parmi les stimulans diffusibles. Plusieurs plantes de la nature amaro-aromatiques réunissent naturellement, jusqu'à un certain degré, ces deux propriétés ; telles sont la camomille (*matricaria chamomilla, syngenes. polyg. superfl.* Lin.), la rue sauvage (*ruta graveolens, decand. monog.* Lin.), la tanaise (*tanacetum vulgare, syngenes. polyg. superfl.* Lin.), les différentes espèces d'artemisia, etc., etc.

Ou

R. *Infus. rhei palmat. unc.* VII ;
Parat. ex dr. I *rad.*
Acid. nitric. alcohol. scrup. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. salic. alb. unc.* VII
Ammoniac. pur. gt. XII.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. peruv. unc.* VII
Alcoh. vin. rectificat. dr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. lign. v. cort. quass. amar.*
unc. VII
Tinct. opii simpl. gt. XV.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. flor. chamom. unc.* VII
Pulv. rad. ipecacuanh. gr. VI
Æth. nitric. dr. s.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. rad. gei urban. unc.* VI
Tinct. alcohol. absinth. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. gentian. unc.* VII, *parat.*
ex rad. dr. II
Tinct. cort. cinnamom. unc. s.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Rad. calam. aromat. scrup.* II
Op. pur. gr. I
Gumm. resin. myrrh. scrup. I.
F. pulv. exact. mixt. tunc
devid. in IV *dos. part. æqual.*
D. us.

I. Prendre toutes les quatre heures une poudre.

Ou

R. *Rad. aristoloch. rotund. gr.* XVI
Fol. polygal. amar. scrup. I
Camphor. gr. III.
F. pulv. exact. mixt. tunc devid.
in IV *dos. part. æqual.*
D. us.

I. id.

etc.

J'obtenais un grand succès, et j'en obtiens encore journellement dans de pareils cas, de l'aloës (*aloë perfoliata, aliæque varietates, hexand. monog.* Lin.), ou la scammonée (*convolvulus scammonia, pentand. monog.* Lin.) ou le jalap (*convolvulus jalappa, pentand. monog* Lin.), donnés à très petites doses, isolément en poudre, ou dans une décoction ou une infusion appropriée, pour qu'ils agissent seulement comme excitans sur le canal intestinal (*a*).

(*a*) Nous savons que les drastico-cathartiques

P. E.

R. *Apozem. saturat. rad. taraxac. unc.* VII
Tinctur. aloetic. dr. III.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou

R. *Infus. vinos. meliss. off. unc.* VII
Ext. absinth. dr. I
Diagrid. pulverat. gr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. menth. crisp. unc.* VII
Pulv. rad. jalapp. gr. VIII – X
Ext. flor. chamom. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

---

du genre résineux sont de puissans excitans sur les intestins, et ce n'est qu'au moyen de cette action incitante, qu'ils produisent l'effet purgatif.

Conjointement avec les remèdes internes, j'employais, à l'extérieur, les substances excitantes en friction sur la situation du foie, comme le savon ammoniacal, ou le liniment anodin camphré, ou l'essence de térébenthine, etc. Je n'avais recours que dans les cas rebelles, aux préparations mercurielles à l'intérieur, ou à ces frictions à l'extérieur, qui sont cependant les plus grands remèdes dans l'hépatite asthénique ou chronique (*a*).

La nourriture que je permettais, dans cette période, était tonique, conformément aux médicamens, tirée de préférence du règne animal, mais parmi les substances d'une facile digestion, avec l'usage d'un vin généreux. Les alimens étaient toujours donnés en petite quan-

(*a*) Je n'ai pas besoin de dire comment on les emploie ; cela a été trop souvent répété dans les divers livres de médecine, particulièrement dans le *Journal de médecine de Paris*, *tome XCI*, *p.* 414, ainsi que dans celui de Londres, ann. 1789.

tité, pour ne pas déranger les fonctions digestives.

§. II.

Entérite bilieuse.

Je crois bien faire de préférer la dénomination d'*entérite* à celle de *colique*, car cette dernière expression est trop souvent mal employée; le mot de *colique*, dérivé de la langue grecque, κολικος, signifie ce qui a rapport à l'intestin colon : le siége de l'entérite dont je m'occupe était dans les intestins grèles, ou dans toute l'étendue du canal intestinal. Cette affection était caracrérisée par les symptômes suivans : tention très douloureuse de l'abdomen; langue chargée d'un enduit muqueux jaunâtre; bouche amère et pâteuse; oppression à la région épigastrique; anorexie; nausées; quelquefois vomissement bilieux; pyrexie plus ou moins grande; une sorte de lividité dans les lèvres, et physionomie égarée.

La cause occasionnelle de cette maladie était une surabondance de la bile, ou des matières indigestes qui, en irritant par leur présence les intestins, produisaient cette affection.

Méthode curative.

Le vomitif de tartrite antimonié de potasse, donné à la dose de 3 à 4 grains dans quatre onces d'eau distillée, si rien ne le contre-indiquait, était mon premier remède pour débarrasser le tube intestinal, ou de la surabondance de la bile, ou des matières indigestes : je préférais le tartre émétique à tout autre, à cause qu'il porte non-seulement son action sur l'estomac, mais aussi ordinairement sur les intestins.

Quand je supposais la cause de cette maladie être due à une surcharge de la bile dans le canal intestinal, ce qui s'annonçait très souvent par l'ictère, je fai-

sais administrer, conjointement avec l'émétique, des substances excitantes sur l'extérieur du foie, comme je l'ai dit antérieurement, en parlant de l'hépatite chronique ; car la cause prochaine de cette surabondance de la bile était, comme elle l'est le plus souvent, un relâchement de l'organe excréteur, ou, pour mieux m'expliquer, une asthénie de ce viscère, laquelle était le produit ou de la saison (*a*) ou des fatigues.

(*a*) On observe une sécrétion plus abondante de la bile, pendant l'été, lorsque nous avons des jours très chauds, succédés d'humidité, pendant lesquels on fait des exercices immodérés. Chaque fois que l'atmosphère éprouve de grands changemens alternatifs de dilatation et de pesanteur, ceux qui sont d'un tempérament bilieux s'en aperçoivent; car lorsque l'atmosphère est grandement dilatée par le calorique, les excrétions sont appelées avec activité vers la peau, la pesanteur, occasionnée par l'humidité, les refoule vers les parties internes, et l'action excrétoire augmente dans les organes les plus faibles. Nous

Il arrivait quelquefois que le tartre émétique manquait son action sur les intestins, et que la douleur persistait. Alors j'ordonnais les purgatifs doux, comme une décoction des feuilles de Senné (*Cassia senna*, *decand. monog.* Lin.), ou

---

en avons un exemple que nous offrent ces personnes affectées d'asthme chronique, qui, par conséquent, ont les poumons faibles, et qui souffrent tant aux approches des orages. Voilà pourquoi il en est de l'homme et des animaux comme des végétaux, parmi lesquels on en voit qui se portent mieux dans un pays que dans l'autre, ou mieux en hiver qu'en été. On remarque le même phénomène par les différentes constitutions atmosphériques; les unes sont préjudiciables à quelques tempéramens, et favorables aux autres : ce qui a fait dire au père de la médecine, dans son second aphorisme de la troisième section. « *Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hiemen benè aut malè sunt constitutæ.* » Je me suis occupé plus en détail de cet objet dans une dissertation que j'ai faite sur *l'air atmosphérique et de son influence sur l'économie animale*, Ann. 1811.

de manne (*fraxinus rotundifolia*, *polyg. diœc.* Lin.), avec quelques sels neutres, comme les sulfates de potasse, de magnésie ou de soude, etc.

P. E.

R. *Fol. senn. dr.* II
Aq. fontan. unc. X.
Decoq. ad remanent. unc. VI.
Col. add.
Sulphat. sod. dr. I.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

Ou

R. *Sulphat. magnes. dr.* I *et S.*
Mann. calabr. unc. I *et S.*
Solv. in aq. fervid. unc. VI.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. cass. fistul. unc.* VI, *parat. ex fruct. unc.* I *et S. add.*
Tartrit. sod. dr. I *et S.*
m. d. us.

Sign. id.

Etc.

Avec l'usage de ces médicamens, je recommandais le repos et une nourriture légère, comme le bouillon, le riz, etc. Ceci suffisait le plus souvent pour parvenir à une parfaite guérison.

Il n'était pas rare aussi de voir la maladie se dissiper au troisième ou quatrième jour, par une diarrhée spontanée.

Si cette maladie passait quelquefois dans un état chronique au sixième ou septième jour, ce dont on s'apercevait, comme dans l'hépatite précédente, par la diminution de la pyrexie et de la douleur aigue qui devient sourde, je prescrivais alors les stimulans permanens et diffusibles, que j'ai exposés dans le traitement de l'hépatite chronique ; et je permettais de même une nourriture fortifiante, avec l'usage d'un bon vin.

En traitant cette maladie par ce procédé, je n'ai jamais remarqué qu'elle se terminât d'une manière funeste.

§ III.

Embarras gastrique.

Je n'entends pas par embarras gastrique, une accumulation de la bile dans l'estomac, comme on l'entend trop ordinairement; car, dans l'état naturel, ce fluide ne peut entrer dans ce viscère (*a*). La valvule pylorique ne lui livre passage que par un effort de l'estomac, comme il arrive dans le cas de vomissement.

L'embarras gastrique, qui est presque toujours symptômatique, devait ici sa cause prochaine à une asthénie directe ou indirecte du système gastrique, dont la

---

(*a*) Excepté quelques exemples physiologiques, quand le canal choledoque se termine dans l'estomac. Pendant l'hiver de l'an 1810, j'ai eu occasion de voir ce rare exemple sur un cadavre que je disséquais à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg.

cause occasionnelle tirait son origine d'une nourriture mauvaise et irrégulière, et des marches forcées qu'on faisait pendant les jours chauds. Cette affection était marquée par les symptômes suivans : dérangement des fonctions digestives ; mal de tête plus ou moins violent (*a*) ; bouche pâteuse et désagréable ; enduit muqueux blanchâtre de la langue ; nausées ; sensibilité plus ou moins forte à la région précordiale.

Méthode curative.

Le premier remède que j'employais, si rien ne s'opposait à son usage, était le vomitif, pour évacuer les premières voies des substances saburales, surtout dans l'in-

---

(*a*) Ce mal de tête paraît provenir de la communication immédiate qu'a le cerveau avec les viscères du bas-ventre, au moyen des branches nerveuses qui viennent de la neuvième paire (*pneumo-gastrique*, *Chaussier*. *Paire vague* (8me) *Boyer*.

tention de vuider l'estomac des matières alimentaires qu'il pouvait contenir, et dont la digestion était ralentie ou suspendue ; c'est la raison pour laquelle le vomitif est le remède qui doit, à juste titre, occuper le premier rang dans la matière médicale, et devient presqu'indispensable dans les premiers jours de toutes les maladies ; car dans le moment que notre organisme commence à être affecté par une cause morbifique, agissant par asthénie directe ou indirecte, les fonctions digestives s'en aperçoivent les premières : elles sont troublées dans leur action, tandis que l'appétit existe encore à quelque degré : les substances alimentaires dont on fait usage alors ne peuvent plus subir le changement naturel de la digestion. On est forcé, en conséquence, de les évacuer, sinon elles agissent comme irritant local, qui n'est pas en équilibre avec l'excitation générale diminuée ; car plus les fonctions sont hors d'équilibre, plus les

maladies qui en résultent sont graves. « La « mauvaise santé, dit Brown, consiste « dans l'exercice pénible, difficile, de « toutes les fonctions, ou de quelqu'une « d'elles, ou enfin dans quelque désor- « dre (*a*). » Par conséquent, après l'action du vomitif, j'ordonnais au malade les stimulans permanens, combinés avec les stimulans diffusibles, conformément aux formules antécédentes, pour augmenter le ton du système gastrique.

Par Exemple :

R. *Infus. vinos. angelic. unc.* VI,
parat ex dr. II *rad.*
Ext. flor. chamom. dr. I
æther. sulphuric. scrup. I.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

(*a*) *Elémens de médecine, par Brown*, traduites par le *docteur Fouquet*, p. 1, ann. 1805.

Ou

R. *Infus. imperator. unc* VI ;
Patat. ex dr. II *rad.*
Ext. trifol. fibrin. dr. I
Tinct. cort. peruv. compos. unc. S.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. centaur. min. unc.* VI
Elex. aromatic. æther. unc. S.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. herb. trifol. fibr.*
unc. VI
Tinct. menth. crisp. unc. S.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Tartrit. antimoniat. potass. gr.* I ;
Solv. in aq. destil. unc. VI. *Add.*
Ext. amar. dr. I
Tinctur. cortic. angustur. unc. S.
m. d. us.

Sign. id.

etc., etc.

A ce traitement, j'ajoutais une nourriture succulente, d'une facile digestion, comme dans l'hépatite chronique, avec un vin généreux.

Le plus fréquemment, cet embarras gastrique n'exigeait, pour passer, que le vomitif, secondé d'un régime approprié.

§ IV.

Embarras hépatico-gastrique.

Cette maladie était l'embarras gastrique, compliqué avec une affection plus ou moins grande du système du foie; ou des symptômes bilieux, tels que bouche amère, langue chargée d'un enduit muqueux jaune-verdâtre, avec vomissement de bile, se joignaient aux symptômes gastriques que j'ai fait connaître, en parlant de l'embarras gastrique.

Les causes prochaine et occasionnelle étaient les mêmes que celles de l'embarras gastrique.

Méthode curative.

Dans ma première application des remèdes, je débutais par le vomitif de tartre émétique, par la raison que je viens d'exposer dans le traitement de l'embarras gastrique. Si le tartre émétique n'avait pas agi sur les intestins, j'y faisais succéder l'emploi des minoratifs doux, parmi lesquels je préférais ceux qui opèrent leur effet par excitation.

P. E.

R. *Rad. rhei palmat. dr.* II
Aq. fontan. unc. VIII
Decoq. ad remanent. unc. VI. *col. Add.*
Sulphat. sodæ dr. II.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

Ou

R. *Decoct. amar. unc.* VI, *parat.*
Ex spec. amar. juxt. compos. pharm. nosoc. milit.
Pulv. rad. jalapp. scrup. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Vin. rubr. generos. unc.* VI
Tinct. alœtic. unc. I *et S.*
m. d. us.

Sign. id.

etc.

Après avoir obtenu un léger effet de ces minoratifs, je faisais usage des mêmes toniques que j'employais dans l'embarras gastrique. Je n'ai jamais vu cette affection se prolonger plusieurs jours, après ce traitement.

La nourriture que je donnais au malade, était la même que celle dans l'affection gastrique précédente.

§ V.

Diarrhée.

Tout le monde sait que ce mot signifie : évacuation fréquente et extraordinaire des matières muqueuses ou molles, mêlées aux excrémens.

Cette maladie était presque toujours de la nature muqueuse, ou bilioso-muqueuse, produite ou par la transpiration insensible supprimée, dont la matière rétropulsive augmente l'excrétion du canal intestinal; ou par dérangement des fonctions digestives, occasionné par l'asthénie générale, ou par la mauvaise nourriture; ou ce flux était dû au relâchement du systême du foie, qui laisse couler la bile en plus grande quantité que dans l'état de santé, et qui, en excitant le tube intestinal, cause les déjections alvines.

Méthode curative.

Dans les premiers jours de cette maladie, si le cas exigeait un traitement médical, et si je remarquais une surcharge de l'estomac, ce qui s'annonce ordinairement par des nausées, des oppressions ou quelquefois des douleurs plus ou moins fortes à la région épigastrique; je prescrivais le vomitif d'ipécacuanha (*psycho-*

tr[illegible]a emetica, pentand. monog. Lin.) j'accordais la préférence à cet émétique sur le tartrite antimonié de potasse, non pas par une routine vulgaire, et parce qu'on attribue à l'ipécacuanha une vertu anti-dyssentérique; mais parce que le tartre émétique possède une action excitante sur le canal intestinal : le plus souvent donné à la dose ordinaire (qui est de 3 grains), il produit un effet purgatif.

Lors même que cette surcharge n'avait pas lieu, et que je supposais la cause éloignée de cette maladie avoir pris son origine dans les vicissitudes atmosphériques, je faisais également administrer le vomitif, dans l'intention d'augmenter une excrétion à la peau, et de rétablir la détermination des fluides vers la surface du corps. Tous les hommes de l'art savent que de tous nos remèdes, nous n'en possédons aucun, qui, plus que le vomitif, favorise la perspiration, par l'étroite

sympathie dont le système perspiratoire est lié avec l'estomac.

Le vomitif pouvant encore être utile, en produisant une espèce de renversement du mouvement péristaltique, qui dans la diarrhée est trop déterminé par en bas; ainsi je regardais l'émétique en général, comme un remède avantageux dans cette affection.

Pour augmenter l'action vers la surface du corps, et pour détourner l'excrétion alvine par ce moyen, j'ajoutais au vomitif, les frictions sèches à la peau, les bains tièdes et l'usage de bien couvrir le malade.

Après l'action de l'émétique, si la maladie était la suite d'une transpiration insensible supprimée, ce que le médecin peut facilement observer par les symptômes d'une affection catarrhale plus ou

moins grande, je prescrivais les potions sudorifiques (*a*).

Par Exemple :

R. *Infus. saturat. flor. sambuc. unc.* VII
Acetat. ammoniac. unc. S.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou

R. *Rad. smilac. sarsaparill. dr.* III
Aq. fontan. libr. 1. decoq. ad remanent. unc. VII. *col. add.*
Rob. sambuc. unc. I
Pulv. sudorific. dower. gr. X.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

(*a*) Les remèdes sudorifiques, en augmentant la transpiration vers la peau, font quelquefois disparaître, dans d'autres cas, la diarrhée ; voilà pourquoi leur administration est recommandable dans les premiers jours de cette affection, et très souvent suivie du succès.

Lorsque la diarrhée était la suite d'une asthénie générale (*a*), je la traitais, après l'action du vomitif, comme la diarrhée chronique, dont j'aurai occasion de parler dans le chapitre de la dyssenterie chronique, puisque je trouve que ces affections se rapprochent entièrement, et doivent être confondues dans leur traitement.

Si la diarrhée était de la nature bilieuse; qu'elle dût sa cause au relâchement du système du foie, ou à une surabondance de la bile dans les intestins, ce qu'on peut reconnaître à un état bilieux, comme les nausées, le vomissement de la bile, langue chargée d'un enduit muqueux jaune-verdâtre, bouche amère, douleur plus ou moins forte du bas-ventre, et envies continuelles d'aller à la selle, avec

(*a*) Cas dont nous sommes avertis, soit par l'état présent du malade, soit par les causes commémoratives asthéniques.

quelques vains efforts ; alors je prescrivais, après l'action du vomitif, les minoratifs doux émolliens.

P. E.

R. *Fruct. cass. fistul. unc.* II
Aq. fontan. unc. X. *decoq.*
Ad remanent unc. VI. *add.*
Mel. despumat unc. I *et S.*
Pulv. gumm. arab. dr. I.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

Ou

R. *Emuls. ex amygd. dulc. unc.* VI
Mann. liquid. unc. II
Pulv. gumm. tragac. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Fol. senn. dr.* III
Aq. fontan. unc. X. *decoq.*
Ad remanent. unc. VI. *col. add.*
Syrup. amygd. dulc. unc. I
Nitrat. potass. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

A l'emploi de ces médicamens, je joignais l'usage des frictions mercurielles, ou autres substances excitantes, sur la situation extérieure du foie, afin d'augmenter le ton de ce système.

La nourriture que je permettais aux malades, dans les premiers jours, était très restreinte, consistant en bouillon ou en riz. Je n'accordais l'usage du vin qu'à ceux dont la diarrhée dépendait de l'asthénie.

Comme il est ordinaire que la diarrhée qui dépend de la transpiration arrêtée, ou celle qui est bilieuse, prennent au sixième et septième jour le type chronique ; alors je suivais le traitement analogue à celui de la dyssenterie chronique, dont il est question dans le paragraphe suivant.

§ VI.

Dyssenterie.

La différence qu'on a faite, entre la diarrhée et la dyssenterie, est-elle bien exacte ? La dyssenterie n'est-elle pas la diarrhée avec intensité des symptômes ? Quoi qu'il en soit, je veux suivre ici, à l'exemple de tant d'auteurs célèbres, la distinction entre ces deux maladies. Je veux m'expliquer sur ce que j'entends par le mot *dyssenterie :* grande irritation des intestins, dont le siége est dans la membrane muqueuse ; irritation qui suit les périodes ordinaires aux affections catarrhales, caractérisée par des douleurs vives de l'abdomen; efforts vains et répétés pour l'excrétion alvine; ténesme; déjections muqueuses sanguinolentes en petite quantité, quoique les selles soient très-fréquentes; pyrexie plus ou moins grande; et resserrement extrême du rectum, avec

le sentiment d'une chaleur âcre dans cette partie (*a*).

L'invasion de la dyssenterie se déclarait quelquefois avec des symptômes fébriles, avec la langue chargée d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre; le dégoût pour les alimens; un mal-aise général; des nausées, quelquefois des vomissemens : mais communément les symptômes d'affection locale se manifestaient les premiers; comme les intestins distendus de gaz et le ventre constipé, avec des tranchées : souvent aussi un degré de diarrhée avec tranchées précédait la dyssenterie.

Les causes ordinaires de cette maladie

(*a*) Je ne parle pas de la contagion dont on croit susceptible la dyssenterie, parce que je ne la crois contagieuse dans aucun cas, pas même dans sa complication avec la fièvre adynamique, vu qu'alors la fièvre adynamique est contagieuse, et non la dyssenterie.

étaient les mêmes que celles de la diarrhée, mais ayant agi avec plus de force sur la membrane muqueuse des intestins : aussi il m'a toujours paru que la dyssenterie survenait de préférence à des gens qui avaient le canal intestinal affaibli, sur lesquels la matière rétropulsive de la transpiration arrêtée, ou l'action des substances difficiles à digérer, ou l'action d'une surabondance de la bile, peuvent se développer avec plus de violence ; car il est démontré, que plus notre corps, ou une de ses parties, sont faibles, plus ils sont soumis au pouvoir des stimulans.

Méthode curative.

Je me suis convaincu que le vomitif était le premier remède indiqué, et qui convenait généralement dans la dyssenterie, pendant les trois-quatre jours de l'invasion. (*Première période.*) J'en ai donné les raisons ailleurs.

Lorsque la maladie dépendait de la tranpiration insensible supprimée, je prescrivais, apres l'action de l'émétique, les sudorifiques précédens, avec les lavemens émolliens; traitement que je continuais pendant la seconde période.

Lorsque la maladie était due à un relâchement du systême du foie, qui laisse couler la bile en plus grande quantité que dans l'état ordinaire de santé, je faifais succéder immédiatement le vomitif par les potions minoratives émollientes, que j'employais précédemment dans la diarrhée, et quelques lavemens émolliens; à quoi j'ajoutais l'usage externe des frictions mercurielles, ou autres substances excitantes sur le foie. Je continuais ce traitement pendant la seconde période.

Dans la seconde période, j'ai vu quelquefois l'irritation dans le bas-ventre être du genre inflammatoire sthénique, caractérisée par de forts symptômes fébriles;

pouls dur et fréquent : alors j'employais, après l'action du vomitif, les fomentations froides continues sur les parties douloureuses, avec les potions mucilagineuses acidulées, et les lavemens émolliens, ou, au lieu de cela, les potions purgatives rafraîchissantes. Plusieurs de mes confrères faisaient administrer, avec les purgatifs rafraîchissans, les vésicatoires immédiatement sur le bas-ventre. Mon estimable collègue et ami, M. Audouard, m'a assuré en avoir obtenu le plus grand succès.

Si la dyssenterie était la suite d'une irritation, occasionnée par des matières indigestes, je prescrivais également les doux minoratifs après l'action du vomitif, tant que durait l'état aigu de cette maladie.

Dans quelques cas, j'ai observé que la dyssenterie était asthénique dans tout son cours, et produite par une faiblesse

générale. Cette irritation était du genre spasmodique, avec affection plus ou moins grande du système nerveux ; alors j'employais directement, après l'action de l'émétique, les légers excitans volatils et permanens, dont j'augmentais successivement la dose, avec un peu de mucilage (*a*).

P. E.

R. *Infus. rhei palmat. unc.* VI,
Parat. ex dr. I *rad.*
Tinct. cortic. cinnamom. unc. S.
Pulv. gumm. arab. dr. I.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

(*a*) J'aime à y ajouter le mucilage, pour envelopper les excitans, et pour qu'ils n'agissent pas trop immédiatement sur la membrane muqueuse des intestins, dont la sensibilité est tant augmentée dans cette affection.

Ou

R. *Infus. debil. flor. arnic. mont. unc.* VI
Acet. ammon. dr. II
Ext. amar.
Pulv. gumm. arab. an. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. flor. chamom. unc.* VII
Tinct. opii crocat. gt. XXVI
Æther. nitric. alcohol. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. serpentar. virgin. unc.* VI,
Parat. ex dr. I *et S. rad. add.*
Op. pur. pulverat. gr. II
Vin. cort. peruv. unc. I
Pulv. gumm. arab. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. amar. unc.* VI, *parat.*
Juxt. compos. præced. add.
Camphor. gr. VI., *trit. c.*
Pulv. gumm. arab. dr. I
Tinct. cortic. aurant. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. valerian. unc.* VI ,
Parat. ex dr. I. *rad. add.*
Ammon. pur. gt. XII
Ext. rad. rhei gr. XVI
Pulv. gumm. arab. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. peruv. unc.* VII
Pulv. rad. salep. scrup. I
Tinct. hyoscyam. gt. XVI. (*a*).
m. d. us.

Sign. id.

Conjointement avec ces médicamens, j'administrais les fomentations vineuses tièdes, ou d'arnique, ou de quinquina, éthérées ou camphrées, ou d'autres excitans, comme le liniment anodin, le savon ammoniacal, ou l'alcohol de vin

(*a*) Je préférais l'usage de la jusquiame à l'opium, dans le cas de ténesme.

camphré, etc., en frictions sur l'abdomen; avec les lavemens excitans, composés d'une infusion des fleurs de tilleul (*tilia europœa, polyand. monog.* Lin.), ou de valériane (*valeriana officinalis, triand. monog.* Lin.) ou d'autres plantes aromatiques. Pour augmenter l'effet de ces infusions, j'y faisais ajouter un peu d'éther, ou d'ammoniaque, ou de l'huile d'olives camphrée, etc.

Je ne dois pas omettre de dire ici, que lorsque la dyssenterie était portée au plus haut degré, ce qui arrive dans la seconde période, que je voyais quelque tendance vers la grangrène, ce dont on s'aperçoit par une diminution subite de la sensibilité, caractérisée par un pouls petit et une physionomie sinistre, enfin par des symptômes plus ou moins graves d'adynamie, alors je prescrivais les mêmes médicamens que ceux que j'ordonnais dans la fièvre adynamique compliquée avec la dyssenterie,

dont je traiterai dans le chapitre de cette fièvre.

La nourriture que je permettais au malade, dans les deux premières périodes, était bien bornée, consistant en un peu de bouillon, ou du riz : je ne lui accordais du vin que dans la dyssenterie spasmodique.

En suivant un pareil procédé de traitement, la dyssenterie passait heureusement dans la troisième période. Je n'ai vu que très rarement la maladie se terminer d'une manière fatale, soit par la gangrène, soit par des ulcérations, soit par la lienterie. Aussi, lorsqu'on avait les moyens de pouvoir tenir la thérapeutique indiquée, la mortalité de cette affection était fort peu considérable, et ne survenait qu'à des sujets, dont la constitution était grandement affaiblie par des épuisemens antérieurs.

Méthode curative de la diarrhée et de la dyssenterie chroniques.

J'appelle l'état chronique de ces deux affections, la troisième période (*période asthénique*), lorsque l'excrétion alvine n'est entretenue que par le relâchement de la membrane muqueuse; ce qui commence à avoir lieu ordinairement au septième ou huitième jour: la dyssenterie se change alors en diarrhée, avec quelques retours vagues de tranchées; les douleurs, qui l'accompagnent, cessent ou sont grandement diminuées; le ventre devient plus libre; enfin l'irritation commence à se passer, et tout les symptômes fébriles disparaissent: en conséquence, le traitement de la dyssenterie devient absolument le même que celui de la diarrhée chronique; voilà pourquoi je crois bien faire de confondre ici ces deux affections.

Des expériences répétées sans cesse sur

le traitement de cette période, m'ont enfin conduit à des résultats les plus heureux : le procédé qui m'a le mieux réussi, consiste dans l'administration des toniques, choisis parmi ceux qui contiennent du tanin et du principe aromatique ; auxquels j'ajoutais l'opium (*papaver somniferum*, *polyand. polyg. superfl.* Lin.) à des doses énormes, en commençant ce remède héroïque à la dose de deux ou trois grains par jour, et en doublant, tous les jours, cette dose jusqu'à quinze et même vingt grains. Ce n'est qu'à de pareilles doses, qu'on obtient l'effet désiré de l'opium, dans les dyssenteries et diarrhées asthéniques les plus rebelles. On ne doit jamais redouter de donner l'opium à haute dose, dans les flux asthéniques du canal digestif, puisque si longtemps que l'évacuation, pour peu qu'elle soit considérable, continue, la grande incitation de ce médicament ne peut porter aucune atteinte sur le système ner-

veux (*a*). J'ai quelquefois, de la même manière, administré l'opium jusqu'à cinquante grains par jour, dans la lienterie qui était la suite d'un relâchement paralytique du tube digestif, et qui était survenue dans la dyssenterie, ou dans la diarrhée chronique (*b*).

Les formules que je prescrivais ordinairement dans ces deux affections chroniques, étaient les suivantes :

P. E.

R. *Decoct. saturat. rad. tormentill. unc.* VII
Tinct. opii simpl. dr. S. - dr. I
Pulv. gumm. tragacanth. dr. I *et S.*
---- *cort. cinnamom. dr.* I.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

(*a*) Les officiers de santé, qui suivaient ma visite dans les hôpitaux, étaient quelquefois effrayés des doses d'opium que je prescrivais en pareil cas.

(*b*) J'ai vu souvent, dans ce cas désespéré, un effet admirable de l'opium.

Ou

R. *Decoct. saturat. rad. bistort. unc.* VI
Tinct. resin. eucalypt.
------ *cort. angustur. an. unc. S.*
Pulv. opii pur. gr. II - III
----- *gumm. arab. dr.* I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. querc. unc.* VI
Pulv. opii pur. gr. II - III
----- *gumm. arab. dr.* I
Tinct. cort. cinnamom. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. simarub. unc.* VI
Pulv. op. pur. gr. II - III
----- *gumm. arab. dr.* I
Tinct. alcoh. menth. pip. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. satur. cort. salic. alb. unc.* VI
Tinct. catech. unc. I
----- *opii crocat. scrup.* II - *dr.* I
Pulv. gumm. arab. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. cortic. angustur. unc.* VI
Tinct. rad. rhei ver. unc. I
——— *opii simpl. scrup.* I - II
Pulv. rad. salep. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

J'ai employé souvent avec avantage l'alun (sulfate d'alumine et de potasse).

P. E.

R. *Sulph. aluminos. potass. gr.* VI - X,
in aq. destil. unc. VI *solut. add.*
Tinct. cortic. cascarill. unc. I
Pulv. opii pur. gr. II - III
——— *gumm. arab. dr.* I.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

Conjointement avec ces remèdes, le régime que je prescrivais au malade était analeptique, et consistait dans un bon vin rouge, avec une nourriture de riz

ou autres farineux, des œufs, des bouillons restaurans, etc., mais en petite quantité, vu que les fonctions digestives, dans ce cas, sont extrêmement affaiblies, et par conséquent, ne peuvent pas bien digérer : je ne permettais l'usage de la viande, que lorsque ces fonctions avaient repris leur force et qu'elles pouvaient faire subir à cet aliment le changement naturel de la digestion.

CHAPITRE SECOND.

AFFECTIONS PULMONAIRES.

Ces affections comprenaient le catarrhe pulmonaire et la péripneumonie.

§ I.

Catarrhe pulmonaire.

Ce catarrhe était une affection de la membrane muqueuse du nez, de la gorge, de la trachée-artère et des bronches, carac-

térisée, dans les premiers jours, par une irritation plus ou moins grande de cette membrane, et accompagnée de quelques symptômes fébriles. Son invasion commençait en général par une difficulté de respirer par le nez, par un sentiment de plénitude qui en bouchait le passage; par l'oppression de l'organe respiratoire, qui existait souvent avec douleur sourde; puis, sentiment de pesanteur dans la tête, et quelque roideur dans les mouvemens des yeux. Aux troisième et quatrième jours, il s'y joignait une excrétion abondante du mucus, dont la consistance devenait plus épaisse, à mesure que le catarrhe faisait des progrès. Communément aux sixième et septième jours, en abandonnant cette maladie entièrement à la nature, l'irritation et tous les symptômes fébriles cessaient, l'expectoration devenait plus facile, et la toux moins fréquente, et sa marche se terminait au bout de douze ou quinze jours; quel-

quefois plutôt, soit par une sueur spontanée, soit par diarrhée, soit par une excrétion augmentée des urines, ou par l'expectoration.

La cause prochaine de cette affection était la transpiration supprimée, dont la cause occasionnelle était l'action du froid sur le corps, pendant qu'il était échauffé par les grandes marches, dont j'ai parlé précédemment, en disant que les soldats étaient obligés de marcher pendant la chaleur du jour, et que le soir ils étaient couchés dans leurs bivouacs, à l'air froid et humide, ce qui supprimait brusquement la transpiration insensible : cette transpiration étant, en conséquence, déterminée à se porter vers la membrane muqueuse des parties du thorax, excite une irritation particulière des glandes muqueuses.

Méthode curative.

J'administrais rarement des médicamens, lorsque la maladie était modérée; je laissais agir la nature, en évitant seulement les causes éloignées, telles que le froid et l'humidité, et en donnant au malade, dans les premiers jours, une nourriture très légère, tirée des alimens végétaux, jusqu'à ce que toute irritation fût passée.

Dans le cas où la maladie était intense, et où on avait lieu de redouter des suites funestes, soit la péripneumonie, ou la phthisie, ma cure consistait, dans la première période, en vomitif de tartrite antimonié de potasse, ou de kermès minéral (*oxyde hydrosulfure d'antimoine rouge*), ou de soufre doré d'antimoine (*oxyde hydrosulfure d'antimoine jaune*) (*a*),

(*a*) Pour produire un effet émétique par ces deux hydrosulfures, je les donnais à la

afin de rétablir une détermination des fluides vers la surface du corps, et pour augmenter une excrétion dans le système gastrique, ce qui diminue l'irritation pulmonaire, et favorise en même-temps la sécrétion du mucus, qui se fait par les membranes des poumons (*a*). Conjointement avec l'émétique, je prescrivais les bains tièdes, et je faisais couvrir chaudement le malade. Lorsque l'action de ces moyens ne voulait pas réussir, et que l'irritation dans les poumons persistait avec symptômes fébriles, j'ordonnais les purgatifs rafraîchissans, ou les limonades dont j'ai donné précédemment les formules, avec l'application des vésica-

---

dose de dix à douze grains, dans trois onces d'eau distillée gommeuse, et dont je faisais prendre au malade toutes les heures une once.

(*a*) Je préfère ici les émétiques d'antimoine, vu qu'ils possèdent une action supérieure à tout autre pour porter à la peau.

toires, ou sinapismes, sur les parties voisines de la poitrine, pour attirer l'irritation. Au lieu de purgatifs rafraîchissans, ou de limonades, j'administrais également avec succès les potions mucilagineuses, ou acidulées, ou nitrées.

Par Exemple :

R. *Decoct. saturat. rad. alth. offic. unc.* VI
Oxim. simpl. unc. II.
m. d. us.
Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou
R. *Decoct. saturat. lich. island. unc.* VI
Nitrat. potass. dr. S.
Mel. despumat. unc. I *et S.*
m. d. us.
Sign. id.

Ou
R. *Tartrit. acidul. potass. dr.* II,
In aq. fervid. unc. VI *solut.*
Syrup. amygd. dulc. unc. I *et S.*
Pulv. gumm. tragacanth. dr. I.
m. d. us.
Sign. id.

Ou

R. *Pulv. gumm. arab. dr.* I
Acet. potass. liquid. dr. III
Mel. despumat. unc. I *et S.*
Aq. fontan. unc. VI.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

Lorsque la maladie était parvenue au septième et huitième jour, les symptômes inflammatoires commençant à cesser ou à diminuer considérablement; dès que l'état fébrile était presqu'entièrement dissipé, que la toux continuait encore, et que la maladie avait un caractère asthénique, ou dépendait par relâchement de la membrane muqueuse, ce qu'on appelle la troisième période (*asthme chronique*), qui quelquefois me donnait de raisons de craindre que cette atonie n'eût mené à la phthisie pulmonaire, les moyens les plus efficaces que je trouvais pour détruire le reste de cette affection, étaient

l'emploi de l'opium, avec des toniques permanens qui agissent sur le système entier, combiné avec quelqu'excitant sur le système lymphathique.

P. E.

R. *Infus. polygal. seneg. unc.* VII ;
Parat. ex dr. I *rad. add.*
Pulv. rad. rhei ver. scrup. I
Tinct. opii simpl. gt. XVI.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou

R. *Decoct. quass. simarub. unc.* VII ;
Parat. ex dr. III *cort. add.*
Oximel. scill. marit. unc. I
Tinct. opii crocat. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cortic. peruv. unc.* VII
Carbon. ammoniac. gr. VI
Ext. opii aquos. gr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. spec. amar. unc.* VII
Tinct. hyoscyam. gt. XVI
Pulv. gummos. compos. dr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. summit. millefol. unc.* VI
Pulv. rad. ipecacuanh. gr. VI
Muriat. ferr. liq. gt. XXVI
Syrup. aquos. opii unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. aconit. nap. unc.* VII,
Parat. ex scrup. I *herb. add.*
Ext. amar. dr. I
Tinct. croc. sativ. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. cort. querc. unc.* VI.
Vin. scillit. unc. S.
Tinct. flor. digital. purp. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Decoct. saturat. rad. polygal. amar.*
unc. VII
Pulv. opii pur. gr. I *et S.*
Tinct. scill. marit. dr. III.
m. d. us.

Sign. id.
etc.

Dans le cas où l'asthénie de la membrane muqueuse était très grande, et que tout annonçait une phthisie muqueuse, j'employais avec succès les préparations mercurielles, à très petites doses, réunies aux amers ; ainsi que le soufre, ou la térébenthine (*pinus sylvestris et larix, monœc. monad.* Lin.), ou les gommes résineuses, telles que le myrrhe (*laurus myrrha ? enneand. monog.* Lin.), l'assa fœtida, (*ferula assa fœtida, pentand. digyn.*), le kino (*obscur.*), le benjoin (*styrax benzoin, decand. monog.* Lin.), le galbanum (*bubon galbanum, pentand. digyn.* Lin.), la gomme ammoniaque (*obscur.*), etc., ou les baumes de Pérou (*myrorylum*

peruiferum, *decand. monog.* Lin.), de copahu (*copaifera officinalis*, *decand. monog.* Lin.), de tolu (*toluifera balsamum*, *decand. monog.* Lin.); car ces médicamens semblent être des stimulans pour le système lymphatique, ce qui les a fait employer différentes fois, avec avantage, dans l'hydropisie atonique de ce système.

Dans cette période asthénique, je recommandais l'usage d'un bon vin, avec une nourriture succulente, d'une facile digestion, tirée du règne animal. Par ce traitement, je parvenais à une guérison complète, sans l'avoir jamais vue suivie d'un accident funeste.

§ II.

Péripneumonie.

Cette inflammation des poumons était produite par les mêmes causes que celles de l'hépatite; aussi la cause prochaine de la péripneumonie était la

même que celle de l'inflammation du foie, telle qu'une irritation du systême sanguin, irritation occasionnée par un violent exercice dans la chaleur du jour. Ceux qui avaient la poitrine étroite y étaient fréquemment sujets, parce que la circulation du sang, accélérée, était gênée dans son passage à travers les poumons; il en résultait quelquefois de fortes congestions.

Cette affection s'annonçait dans les trois premiers jours par des symptômes fébriles; face animée; rougeur des joues; douleur profonde, plus ou moins grande, dans les poumons, ou douleur pongitive dans l'un ou l'autre côté de ces viscères, avec difficulté de respirer; pouls très fréquent, mais le plus souvent mou comme dans l'hépatite (*a*); resserrement de la poitrine;

(*a*) Le pouls, qui ordinairement est dur dans les premiers jours de ces deux maladies inflammatoires, était presque toujours mou chez nos soldats, à cause de leur épuisement.

expectoration très difficile de mucosités blanches, avec quelques stries sanguines : tous ces symptômes se développaient jusqu'au cinquième jour ; et lorsque la maladie se terminait heureusement, alors vers le septième, huitième ou neuvième jour, l'expectoration de crachats, mêlés de sang, devenait plus facile et plus abondante, et de plus en plus blanche et opaque, avec une diminution progressive de la douleur, de la difficulté de respirer et des symptômes fébriles. La péripneumonie ne s'est jamais terminée d'une manière funeste, soit par induration, soit par décomposition gangréneuse, soit par vomique, lorsque j'étais à même de pouvoir suivre le traitement ci-après.

Méthode curative.

Jamais je n'avais recours à la saignée, quelque forte que fût en apparence la diathèse phlogistique (*a*). Mes premiers soins

(*a*) Si on tire du sang dans une inflammation

se bornaient, comme dans l'hépatite, à détruire les causes éloignées, en administrant en même-temps les potions purgatives rafraîchissantes, ou les limonades végétales, ou minérales, avec les lavemens émolliens, et les vésicatoires, ou sinapismes, immédiatement sur les parties affectées, ou sur les parties voisines, pour diminuer l'irritation interne; traitement que je continuais si long-temps que durait l'état aigu de la péripneumonie.

La nourriture que j'accordais au malade, pendant que la péripneumonie était aiguë, était extrêmement sévère, ne con-

---

des poumons, où il n'y a pas une surabondance du sang, on a à craindre la phthisie, pour peu que la saignée ait été forte. Pourquoi l'hydropisie, la fièvre lente, ou autres maladies asthéniques surviennent-elles si fréquemment à la suite des affections inflammatoires? c'est que le plus souvent le médecin a abusé de la saignée, dans le traitement de ces dernières affections.

sistant qu'en bouillon maigre et quelques pruneaux.

Par cette manière de traiter la péripneumonie aiguë, il n'était pas rare de voir, au bout du quatrième, cinquième ou sixième jour, l'irritation diminuer sensiblement, et la maladie prendre heureusement la troisième période.

Aux quatrième et cinquième jours, il est arrivé quelquefois que la maladie, en l'abandonnant à la nature, était radicalement jugée par une sueur spontanée, ou une diarrhée ; mais ceci ne s'est remarqué que lorsqu'elle était l'effet de la transpiration arrêtée, cause qui produisait rarement cette péripneumonie.

Quand cette maladie était traitée par le procédé indiqué, aussitôt qu'elle approchait du septième, huitième et neuvième jour, elle prenait un caractère asthénique (*troisième période*), et ressem-

blait au catarrhe pulmonaire chronique : alors je suivais, pour la péripneumonie, le même traitement que j'ai exposé en parlant de la troisième période du catarrhe pulmonaire.

CHAPITRE TROISIÈME.

DES FIÈVRES.

Ce chapitre contient la fièvre gastrique rémittente et intermittente, la fièvre lente nerveuse, le typhus et le synochus.

§ I.

Fièvre gastrique.

La fièvre gastrique consistait en rémittente et en intermittente. Il est superflu d'établir ici la différence qu'on fait entre ces expressions, puisque tous les hommes de l'art savent que la fièvre rémittente est une fièvre continue, qui éprouve une diminution dans le paroxisme, sans une entière apyrexie, où, pour mieux dire,

un accès survient avant que l'autre soit fini, et que la fièvre intermittente est une maladie qui se manifeste par des accès qui cessent et reviennent successivement.

Les causes éloignées de ces deux espèces de fièvre, étaient les puissances débilitantes appliquées à notre organisme.

La cause prochaine de ces deux espèces de fièvre était ici, comme elle l'est toujours, une faiblesse du système général, ainsi que dit exactement l'illustre *Cullen*, en traitant de la cause prochaine de la fièvre (*a*).

La fièvre rémittente se déclarait par les symptômes suivans : au début, lassitude dans les membres, avec un mal-aise général ; bouche amère et pâteuse ; langue couverte d'un enduit muqueux jaunâtre ou blanchâtre ; nausées ; quelquefois vo-

(a) *Elémens de Médecine pratique, traduits par Bosquillon*, tom. 1, p. 16, ann. 1785.

missement; mal de tête ou pesanteur désagréable dans cette partie, et s'étendant jusqu'à la nuque; les traits du visage se retiraient, et la face devenait pâle; à ceci succédait un frisson plus ou moins violent, suivi d'une chaleur âcre, avec oppression à la région épigastrique, quelquefois tension douloureuse dans cet endroit. Cette fièvre avait communément un ou deux paroxismes durant le jour, et elle était marquée par des accès de fièvre intermittente en froid et en chaud, qui, au déclin de la maladie, finissaient par se changer en simples paroxismes.

L'invasion de la fièvre intermittente se déclarait par les mêmes symptômes que la fièvre rémittente; mais la chaleur se terminait par l'accès de sueur qui rétablissait la plupart des fonctions dans leur état ordinaire, et le paroxisme prenait les périodes quotidienne, tierce et rarement quarte.

Méthode curative.

Comme l'asthénie est la cause prochaine de ces fièvres, je prescrivais immédiatement les toniques, après l'action du vomitif que j'employais pour les raisons que j'ai expliquées ailleurs. Par ces moyens, la fièvre rémittente se terminait heureusement au septième, huitième ou neuvième jour, en été, quand le temps était sec, chaud, et constant. « *In constantibus tem-* « *poribus, si tempestivè tempestiva reddan-* « *tur, constantes et faciles judicatu morbi* « *fiunt : in inconstantibus autem inconstan-* « *tes et difficiles judicatu.* Hipp. *aph. 8,* « *section 3.* » Tandis que lorsque le temps était froid et inconstant, cette fièvre prenait, vers cette époque, la période intermittente, et je la traitais comme telle. Comme remèdes toniques, dans les fièvres rémittentes, j'administrais les potions amaro-aromatiques, ou l'infusion ou la décoction de quinquina étherée ou lau-

danisée. Jamais je n'ordonnais le quinquina ou autre remède en poudre, dans ces fièvres, attendu que ces malades ne supportent pas, le plus souvent, les médicamens sous cette forme.

Dans les fièvres intermittentes, je prescrivais le quinquina en poudre, excepté à quelques individus qui ne pouvaient en faire usage de cette manière. Je préférais le quinquina rouge (*cinchona magnifolia, ruiz et pavon*) qui se trouve au Pérou et à Santa-Fé de Bagota, ou le quinquina brun (*cinchona officinalis, pentand. monog.* Lin.) qu'on appelle kina de Loxa ou kina de la Condamine, et qui vient de l'Amérique méridionale, à cause que ces deux espèces de quinquina possèdent une action tonique, supérieure aux autres. Je ne dois pas oublier d'ajouter ici une autre espèce, qui vient de l'île de la Jamaïque (*cinchona carybœa, pentand. monog.* Lin.), et que j'employais souvent, parce que cette

espèce de quinquina, prédominant en principe amer, m'a paru convenir, dans quelques cas, où les constitutions étaient extrêmement irritables, plutôt que les deux espèces précédentes. Ce n'était que pendant l'apyrexie de ces fièvres intermittentes, que j'administrais la poudre de l'écorce du Pérou, en donnant, toutes les heures, la dose d'un gros dans la fièvre quotidienne, et dans la fièvre tierce la dose d'un demi-gros; je la donnais également à la dose d'un demi-gros, toutes les heures, dans la fièvre quarte, mais pendant le jour qui précède directement le retour du paroxisme. A cet emploi de quinquina, j'ajoutais encore l'usage de quelques potions amères éthérées ou amaro-aromatiques, etc. Ce procédé était le meilleur pour couper ces fièvres (*a*),

(*a*) Après que les accès fébriles avaient disparu, je continuais encore l'emploi de l'écorce de Pérou jusqu'au huitième jour, pour prévenir

si rien ne s'opposait à l'administration de l'écorce de Pérou. Je suis persuadé que ces doses de quinquina paraîtront trop fortes à plusieurs de mes confrères : cependant je parle, non-seulement d'après une grande quantité de mes observations, que j'ai eu occasion de répéter sur moi-même (*a*), mais d'après une longue

---

les récidives ; mais à la dose de deux gros par jour, c'est-à-dire, un gros le matin et l'autre le soir. Je n'abandonnais son usage que par degrés. Comme le vingtième et le vingt-unième jour, après la disparition de la fièvre, sont des jours dangereux pour les rechutes, je faisais prendre encore quelques gros de ce médicament vers cette époque.

(*a*) A mon retour de la Russie, au mois de mars, une fièvre tierce m'a pris à Magdebourg, où j'étais médecin en chef de l'hôpital ; cette fièvre se prolongea jusqu'au mois d'août, malgré que j'usasse de l'écorce de Pérou, à la dose qu'on la prescrit ordinairement dans les livres de médecine ; alors mon respectable confrère, M.r Laubry, qui s'intéressait vivement à ma

série d'expériences faites par le chevalier Laubry, ancien médecin en chef des armées françaises, et qui, à ce sujet, a donné un traité intéressant *des fièvres de la Zélande.*

Je n'avais recours au quinquina, qu'après le cinquième paroxisme, dans la fièvre quotidienne; qu'après le quatrième paroxisme, dans la fièvre tierce simple, et qu'après le troisième paroxisme, dans la fièvre quarte; car si long-temps que la marche de ces maladies n'est pas régulière, et qu'il n'y a pas un certain degré de faiblesse générale, alors ce remède, par son action excitante, peut augmenter une irritation dans quelques viscères importans, et produire des suites fâcheuses.

---

santé, m'engagea à prendre cette écorce à une dose comme je le conseille : je fus, par ce procédé, entièrement délivré de ma fièvre, au bout du deuxième paroxisme.

De tout temps on a redouté l'administration du quinquina dans les fièvres intermittentes, avec congestion vers le foie, vers la rate ou vers les poumons; congestions que nous avons observées très fréquemment sur les hommes d'un tempérament lymphatique, dans les intermittentes qui sont survenues pendant l'automme, ou pendant des saisons qui éprouvaient des changemens continuels de froid et de chaud, ce qui rend ces sortes de fièvres également très rebelles « *In eadem « die, modò calor, modò frigus fit, mor- « bos autumnales exspectare oportet.* Hipp. « *aph. 4, sect. 3* »; mais des expériences multipliées m'ont toujours prouvé, que cette diathèse phlogistique, dans un de ces organes, ne doit jamais mettre obstacle à l'emploi de ce tonique royal. Dans cette irritation locale, qui dépend toujours d'une asthénie de ces organes, qui ne peuvent soutenir le stimulus du sang, je combinais avec une parfaite

réussite, au kina, sans modifier la dose antécédente, les préparations mercurielles; par exemple, à chaque gros de quinquina, je joignais un demi-grain de muriate de mercure, ou de tartrite de mercure, ou d'oxide noir de mercure, ou $\frac{1}{10}$ de grain de nitrate de mercure, etc.; ou, au-lieu de cela, je prescrivais, avec l'usage interne du quinquina, ou autres toniques, l'usage externe des frictions mercurielles, sur le système affecté, à la dose d'un demi-gros d'onguent par jour.

Le bon effet dont j'ai vu suivre l'emploi du mercure dans ces fièvres, avec congestion, m'a engagé, de même, à administrer les préparations mercurielles dans les intermittentes, où cet accident n'avait pas lieu. Je pourrais citer un nombre infini d'expériences que j'ai faites à ce sujet, et qui m'ont fait voir, chaque fois que j'employais les préparations de ce métal, son admirable succès en pa-

reils cas. J'ai guéri beaucoup de militaires des fièvres gastriques intermittentes les plus rebelles, et qui avaient résisté aux toniques les plus énergiques, par des frictions mercurielles, que j'administrais de préférence, et que j'ordonnais de faire à la dose d'un demi-gros d'onguent, par jour, sur le bas-ventre du malade, quelques heures avant le premier accès : après cinq à six frictions ainsi appliquées, la fièvre cessait ordinairement. Il paraît que cette incitation locale, que produit le mercure, se propage au système entier, par la connexion sympatique du tube digestif avec tous les autres organes ; car il n'y a plus de doute à former sur l'action stimulante du mercure (*a*), selon

---

(*a*) Cette action paraît se porter primitivement et particulièrement sur le système lymphatique ; voilà pourquoi il me semble que les préparations mercurielles doivent être très avantageuses, dans les intermittentes où le système lympha-

l'opinion du célèbre comte Moscati et du docteur Swediauer.

J'ai prescrit souvent avec bien de succès au-lieu de quinquina les amers, tels que la camomille (*matricaria chamomilla*, *syngenes polyg. superfl.* Lin.), la gentiane (*gentiana lutea*, *pentand. digyn.* Lin.), la petite centaurée (*gentiana centaureum*, *pentand. digyn.* Lin.), le trèfle de marais (*menyanthes trifoliata*, *pentand. monog.* Lin.), la tanaise (*tanacetum vulgare*, *syngenes. polyg. superfl.* Lin.), le bois et l'écorce du quassia (*quassia amara*, *decand. monog.* Lin.), l'écorce du simarouba (*quassia simaruba*, *decand. monog.* Lin.), l'écorce des saules (*salix alba*, *s. pentandra*, *s. fragilis*, *s. capra*, *s. vitulina*, *diœc. decand.* Lin.), la fumeterre (*fumaria officinalis*, *diadelph. hexand.* Lin.), le chardon bénit (*centaurea benedicta*, *syngenes polyg. frustr.*

---

tique est affecté d'atonie; ou dans d'autres maladies asthéniques de ce systéme.

Lin), le chardon étoilé (*centaurea calcitrappa*, *syngenes. polyg. frustr.* Lin. (*a*), l'absinthe (*artemisia absinthium*, *syngenes. polyg. superfl.* Lin.), pour augmenter leur action, il fallait les joindre à l'opium, ou autre excitant diffusible.

La combinaison du camphre avec la gomme résineuse d'aloës, à petites doses, était aussi énergique que le quinquina, pour couper les fièvres intermittentes, et que je prescrivais dans la formule suivante :

R. *Camphor.*

Aloet. soccotrin. an. gr. I.
F. pulv. dos. dent. tal.

(*a*) Le savant professeur Villars, directeur de la faculté de médecine de Strasbourg, lequel j'ai beaucoup fréquenté par rapport à son érudition et à l'amitié dont il m'honorait, m'a recommandé bien des fois, dans les fièvres intermittentes, l'usage du chardon étoilé, en forme d'une forte décoction. Je me suis convaincu de l'effet avantageux de ce remède, par une administration plusieurs fois répétée.

n°..... dont le malade prenait, quatre heures avant que le paroxisme eût coutume de paraître, toutes les heures une poudre, dans une cuillerée de bon vin rouge.

Je prescrivais également avec succès le fer et ses préparations, telles que les oxides rouge, jaune et noir, le sulfate, muriate, acetate, et le muriate de fer ammoniacal, que je réunissais aux amers précédens, ou aux aromatiques suivans, comme à l'écorce de canelle (*laurus cinnamomum*, *enneand. monog.*, Lin.), ou à l'écorce de cascarille (*croton cascarilla*, *monœc. monad.* Lin.), ou à l'écorce d'angustura (*bonplandia trifoliata*), ou à l'écorce de winter (*wintera aromatica? polyand. polyg.*, Lin.), ou à la racine d'acorus odorant (*acorus calamus*, *hexand. monog.*, Lin.), ou à la racine de la benoite (*geum urbanum*, *icosand. polyg.*, Lin.), ou à la racine d'angélique (*angelica archangelica*, *pentand. digyn.*, Lin.),

ou à la sauge (*salvia officinalis*, *diand. monog.* Lin.), ou au marube blanc (*marubium vulgare*, *didyn. gymnosp.* Lin.), ou aux menthes (*mentha cervina*, *m. crispa*, *m. peperita*, *m. pulegium*, *m. viridis*, *didyn. gymnosp.* Lin.). Je réunissais aussi, avantageusement, les préparations martiales à l'écorce de chêne (*quercus robur*, *monœc. polyand.* Lin.), ou à l'écorce de maronnier (*œsculus hypocastanum*, *hexand. monog.* Lin.), ou à l'écorce de frêne ordinaire (*fraxinus excelsior*, *polyg. diœc.* Lin.), ou à l'opium, ou aux gommes résineuses amaro-aromatiques.

Les amers et aromatiques réussissent, assez généralement, prescrits isolément; mais pour obtenir un effet plus sûr, il faut les combiner, par la raison que j'ai établie dans un chapitre précédent. Je donnerai ici quelques formules, que l'on peut varier suivant l'usage pharmaceutique.

P. E.

R. *Infus. flor. chamom. unc.* VI
Tinct. cort. cinnamom. unc. I.
m. d. us.

Sign. Prendre toutes les deux heures une demi-once.

Ou

R. *Infus. saturat. cort. angustur. unc.* VII
Extr. trifol. fibrin. dr. II
Ammon. pur. gt. XII.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. cascarill. unc.* VII,
Parat. ex dr. III *cort.*
Ext. rad. gentian. dr. II
Æth. sulphur. scrup. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. satur. rad. gei urban. unc.* VI
Tinct. rad. rhei palmat. dr. III
Muriat. ferr. liquid. dr. I *et S.*
m. d. us.

Sign. id.

Ou

℞. *Infus. vinos. calam. aromat. unc.* VII ;
Parat. ex dr. III *rad.*
Tinct. opii simpl. gt. XVI
Ext. absinth. dr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

℞. *Infus. vinos. marub. vulgar. unc.* VI
Extr. centaur. minor. dr. II
Tinct. rad. angelic. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

℞. *Infus. vinos. cort. winteran. unc.* VI
Ext. amar. dr. II
Tinct. cort. peruv. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

etc.

Au-lieu du quinquina, je me suis souvent bien trouvé, dans le traitement des intermittentes, lorsqu'elles étaient régulières, d'une poudre faite avec une partie de noix de galles (*quercus cerris*, *monœc.*

polyand. Lin.), et deux parties de la racine de garance (*rubia tinctorum*, *tetrand. monog.* Lin.), que j'employais à la même dose et de la même manière que le quinquina. Une autre composition, qui se rapprochait le plus du quinquina, qui l'égalait presque dans son action pour guérir les intermittentes, et dont je me suis servi avec le plus grand avantage, était la suivante; le procédé de l'administration est le même que celui du quinquina.

R. *Rad. tormentill., dr.* VI
----- *calam. aromat. unc. S.*
Gumm. resinos. myrrh. dr. II.
F. pulv. exact. mixt. d. us.

Le mélange de ces trois ingrédiens réunit les principes essentiels dans lesquels des médecins de la plus haute considération ont fait consister la vertu fébrifuge de l'écorce de Pérou, tels que le tannin, le principe aromatique, le principe

amer et le principe résineux (*a*). La tormentille contient du tannin, l'acorus odorant contient du principe aromatique, et la gomme résineuse de myrrhe contient le principe amer et résineux.

Pour guérir les fièvres intermittentes, je suivais encore un autre procédé non moins avantageux, quand le paroxisme se manifestait par un accès de frisson bien déclaré : aussitôt que la fièvre avait pris une marche régulière, et que le malade commençait à apercevoir l'invasion de l'accès de froid, comme une pesanteur désagréable dans l'exercice des mouvemens, avec mal-aise et frisson à peine sensible dans les lombes : dans cet instant, je donnais l'éther à quarante ou cinquante gouttes, avec quinze à vingt gouttes de laudanum, ou autres excitans

(*a*) Il est constant que, séparément, chacun de ces quatre principes est plus ou moins tonique.

diffusibles ; ensuite je prescrivais les toniques permanens, pour soutenir un degré d'excitation permanente : par ces moyens, au bout du deuxième ou troisième paroxisme, les accès fébriles disparaissaient ordinairement ; alors je continuais à faire prendre les toniques permanens, pendant quelques jours, pour prévenir les rechutes (*a*). J'employais surtout ce traitement, si pendant le paroxisme, j'avais observé quelqu'affection plus ou moins considérable du système nerveux, comme le délire ou l'oppression spasmodique du centre phrénique, qui accompagnent quelquefois ces sortes de fièvres, particulièrement à la fin de l'accès de froid, et dans le commencement de l'accès de chaud.

(*a*) Ce procédé thérapeutique fut loué d'une manière particulière, dans le temps que je suivais la clinique interne de l'illustre université de Berlin, par un des plus célèbres médecins de l'Europe, le conseiller d'état *de Huffland*.

La nourriture que j'accordais au malade, dans la fièvre rémittente, ne consistait que dans un peu de bouillon de viande; et dans la fièvre intermittente, je permettais, pendant l'apyrexie, les substances alimentaires fortifiantes d'une facile digestion, tirées du règne animal, comme les bouillons restaurans, ou les œufs, etc., mais en petite quantité, pour ne jamais troubler les fonctions digestives. A cette nourriture, j'ajoutais l'usage d'un bon vin rouge.

§ II.

Fièvre lente nerveuse.

Sous cette dénomination, je comprends la fièvre lente des auteurs; j'y ajoute l'épithète de nerveuse, parce que le système nerveux était toujours plus ou moins affecté dans cette maladie, que j'ai vue régner dans nos armées, depuis la Pologne jusqu'à ce que j'eusse quitté le

service de santé de la France. C'est sans contredit celle de toutes les maladies qui nous a enlevé le plus de soldats. Les causes occasionnelles de cette fièvre étaient les puissances débilitantes, appliquées à notre système, telles que les fatigues, les privations, les épuisemens, la nostalgie, et le mécontentement de nos soldats sur leur funeste sort; cette maladie succédait aussi souvent à des affections asthéniques, qui avaient été mal traitées, ou dans lesquelles on n'avait pas été à même de suivre un traitement convenable, comme à la suite de la diarrhée, ou de la dysenterie, ou de la fièvre ataxique, ou de la fièvre adynamique, etc.

La cause prochaine de cette maladie consistait dans un défaut de réaction du système nerveux sur le système sanguin.

Cette fièvre était caractérisée par les symptômes suivans : elle venait lentement avec langueur, anorexie, prostration des

forces ; affection plus ou moins apparente du système nerveux, et avec frisson et chaleur irrégulière, à peine sensibles. Au bout de huit ou dix jours, les symptômes fébriles commençaient à être plus réguliers, particulièrement sensibles vers le soir, et ils se dissipaient vers le matin ; le pouls devenait plus petit, communément fréquent, avec intermittence ; le visage abattu, les urines pâles et sans sédiment ; le malade se plaignait d'un sommeil agité, d'un accablement plus ou moins grave, du défaut d'appétit, de nausées, ou souvent de vomissemens ; de temps en temps d'un froid des extrémités. A fur et à mesure que la maladie avançait, le malade se plaignait d'avoir le ventre resserré, ou disposé à la diarrhée, et des sueurs nocturnes ; et ainsi il tombait à vue d'œil dans le marasme. La maladie, en faisant des progrès, avait des rémissions d'une durée moins longue ; la chaleur à la peau se faisait plus

remarquer et continuait plus long-temps, sans n'avoir été précédée que d'un frisson léger; et enfin tous les symptômes augmentaient. Dans le dernier degré de la maladie, j'ai vu quelquefois la langue devenir tout-à-fait sèche. Fréquemment la phthisie, l'hydropisie se joignaient à cette fièvre; et alors il survenait quelques autres symptômes propres à ces maladies, mais dont je crois pouvoir me dispenser de parler, attendu que ces deux affections sont trop connues. Le malade était ordinairement amené à la mort par la phthisie, hydropisie, ou les diarrhées colliquatives.

Méthode curative.

Comme cette maladie consistait dans une diminution générale des forces du système, je commençais mon traitement par un large emploi des toniques permanens, associés aux stimulans volatils, dont j'ai donné plusieurs formules, qui

furent appliquées d'après les forces du malade. Je me suis souvent très bien trouvé du quinquina en substance, à la dose de six gros par jour, en trois ou quatre prises; dose que j'augmentais jusqu'à deux onces et demie : pour rendre l'action de cette écorce plus énergique, j'y ajoutais l'opium, l'éther, ou autre excitant diffusible.

La nourriture que j'accordais au malade était analeptique, comme du riz, ou d'autres farineux, ou des œufs, ou des bouillons restaurans, avec l'usage d'un vin généreux.

Ce procédé de traitement menait communément le malade à une guérison parfaite, quand la maladie n'était pas encore avancée et ne dépendait pas de l'influence du moral; car, dans ce dernier cas, les médicamens étaient infructueux : mais alors je cherchais, par des propos engageans, à détourner les tristes idées du malade, ce qui m'a quelquefois

réussi, quand la maladie n'était pas encore parvenue à un haut degré.

Lorsque la maladie avait fait de grands progrès, que la phthisie ou l'hydropisie s'y étaient jointes, ou que le malade était dans un grand marasme, les remèdes, employés même avec le plus grand soin et toute l'attention possible, réussissaient rarement. Dans cette période de la maladie, quoique notre art ait si peu de pouvoir pour opérer la guérison, je croyais cependant qu'il était de mon devoir, dans tous les cas, de faire tout ce qui dépendait de moi pour en pallier les symptômes fâcheux; et les meilleurs remèdes palliatifs dont je me sois servi, étaient les toniques, tels que le quinquina, ou les potions amaro-aromatiques, que j'ai énoncées antérieurement, et auxquels j'ajoutais le laudanum, quand les sueurs nocturnes tourmentaient le malade.

Pour pallier la diarrhée qui survenait

dans l'état avancé de cette maladie, je suivais le même traitement que celui de la diarrhée ou dyssenterie chroniques.

§ III.

Du Typhus.

Le nom de *Typhus* est celui que le célèbre Cullen a donné à une fièvre nerveuse, qu'il caractérise par les symptômes suivans : « *Morbus contagiosus ; calor* « *parùm auctus ; pulsus parvus, debilis, ple-* « *rùmque frequens ; urina parùm mutata ;* « *sensorii functiones plurimùm turbatæ ; vires* « *multùm imminutæ.* » Tour-à-tour cette maladie a été désignée sous les dénominations de fièvre maligne, fièvre nerveuse, fièvre des vaisseaux, des prisons, des hôpitaux, des camps, et des armées. Dans le dernier temps, le professeur Pinel l'a appelée *fièvre ataxique*, expression dérivée d'*ataxie*, provenant de deux mots grecs, (α privatif, ταξις, ordre). Cette

dénomination est, sans contredit, la meilleure qui lui ait été assignée : « Les fiè-
« vres ataxiques, dit ce savant profes-
« seur, se manifestent par des symptô-
« mes nerveux ou spasmodiques, dans
« une sorte de désordre, par une atteinte
« dirigée sur l'origine des nerfs. » Explication juste et fondée sur la vérité, parce que cette maladie consiste dans une atonie du système nerveux : cette atonie fut produite chez nos militaires par les épuisemens de tout genre que nous éprouvâmes ; ou par la contagion, contractée par le contact immédiat avec la matière morbifique des hommes affectés de cette fièvre ; ou par l'action des miasmes putrides, qui se formaient dans des lieux habités par de grands rassemblemens d'hommes, comme dans les hôpitaux, etc.

Aucune maladie n'était autant sujette à des variations, et à des désordres que le type de cette fièvre : et aussi sous le

rapport et de la manière qu'elle se présentait ; quelquefois suivait-elle une marche avec intensité des symptômes, marquée par de grandes lésions des fonctions de l'énergie du cerveau ; quelquefois suivait-elle une marche avec des symptômes légers, marquée par des lésions peu manifestes des fonctions des sens et de l'entendement. Je veux me borner, cependant, à décrire les symptômes du Typhus, suivant que cette fièvre se déclarait le plus vulgairement dans nos armées, en portant un coup-d'œil sur les symptômes qui sont les plus importans à connaître. L'invasion de cette maladie se manifestait par un mal-aise général, et un exercice difficile du systême locomoteur ; la langue chargée d'un enduit muqueux blanchâtre ; ou quelquefois la langue était propre, mais tremblotante en la tirant ; un mal de tête plus ou moins violent ; frissonnemens suivis d'un sentiment irrégulier de chaleur, tantôt

fort, tantôt faible ; pouls petit, fréquent, ou lent; anorexie; vertiges et nausées. Au deuxième, troisième jour, la fièvre se développait; elle devenait continue, et durait ainsi pendant cinq-six jours, avec une légère rémission plus ou moins apparente vers le matin ; et la prostration des forces était grande, avec un pouls plus petit, irrégulier et déprimé ; haleine puante ; respiration difficile; difficulté d'articuler les sons ; traits du visage décomposés, avec égarement et regard sombre, et de l'indifférence sur sa position ; affection plus ou moins grande du système nerveux, signalée par un état de stupeur et d'insensibilité ; photophobie et surdité par intervalle; incohérence des idées ; terreur panique; délire; typhomanie; somnolence; convulsions de certaines parties ; soubresaus des tendons, etc. Au sixième, septième, huitième jour, il survenait quelquefois des roideurs tétaniques, des parotides, l'a-

phonie, ou paralysie de l'un ou l'autre côté : ce qui était d'un augure funeste.

Comme on ne peut que difficilement établir les limites qui séparent cette fièvre du Synochus, (*fièvre adynamique*), je trouve que la différence qu'on a faite ne devait jamais avoir lieu, car elle n'est fondée que sur des symptômes secondaires, et ne fait qu'induire en erreur le praticien, parce que les causes occasionnelles et prochaines de ces deux fièvres sont absolument les mêmes ; j'ose le dire, après m'en être assuré par des recherches infinies sur leur traitement qui m'a le mieux réussi : voilà pourquoi je confondrai la thérapeutique du Typhus dans celle du Synochus.

§ IV.

Du Synochus.

Sous le nom de *Synochus*, donné par Cullen, j'entends la fièvre que ce savant

désigne par les caractères suivans : « *Mor-* « *bus contagiosus, febris ex Synocha et* « *Typho. composita, initio Synocha, pro-* « *gressu et versus finem Typhus.* » Cette fièvre, qui a été décrite, de même que le Typhus, sous différentes dénominations, telles que fièvre putride, fièvre inflammatoire nerveuse, synoque putride, fièvre nosocomiale, fièvre pétéchiale, a reçu l'épithète *d'adynamique*, par le docteur Pinel; expression moderne, qui est aujourd'hui généralement adoptée, et qui est l'adjectif d'adynamie, substantif formé de deux mots grecs (*α privatif*, *δυναμις*, *force*) : « Cette fièvre, dit cet estimable « médecin français, consiste dans une « diminution de la sensibilité générale, « et un état d'atonie, dont semblent « frappées les fibres musculaires » (*a*).

(*a*) Le système musculaire est accablé de faiblesse, parce que ce système exerce ses fonctions aux dépens du système nerveux.

Les causes occasionnelles et prochaines du Synochus, je le répète, étaient les mêmes que celles du Typhus, et ces deux maladies ne différaient que par un degré de nuance en symptômes. Malgré les symptômes inflammatoires que le Synochus présente d'une manière plus intense et plus régulière, dans les premiers jours; apparence qui dépend de la réaction du système sanguin, si bien décrite par le docteur Gianini (*a*) et appelée par ce dernier *nevrosthénie*; et malgré les pétéchies, la diarrhée et la fausse putridité, prétendue dans le Synochus; et malgré le désordre dans la succession des symptômes du Typhus, et la marche variable dont cette dernière fièvre est susceptible, je ne puis m'empêcher, d'après plusieurs observations, faites sur ces deux mala-

(*a*) Voyez son ouvrage qui a pour titre, *de la nature et de la meilleure méthode de traiter les fièvres.* Vol. I, chap. IV, ann. 1808.

dies, de les confondre dans une seule fièvre, que j'appellerai *fièvre asthénique nerveuse* (*b*). Comme je me propose de publier, dans quelque temps, un ouvrage sur la pathologie interne, dans lequel je m'expliquerai plus amplement sur ces articles, et comme mon intention n'est, en donnant cet opuscule, que de fournir à mes confrères quelques aperçus utiles dans la pratique, je vais passer aux choses les plus essentielles, c'est-à-dire, aux symptômes avec lesquels cette fièvre, dite Synochus, se déclarait le plus souvent dans nos armées, et au procédé de traitement de cette maladie.

Symptômes.

Dans la première période, c'est-à-dire, depuis le premier jusqu'au troisième jour

(*a*) La peste et la fièvre jaune sont encore de la même nature, et ne diffèrent de la fièvre adynamique et de la fièvre ataxique, que par leur intensité d'asthénie.

(période d'invasion), le Synochus était marqué par une espèce de mal-aise général ; défaut d'appétit ; altération des traits du visage ; un léger accès de frisson, bientôt suivi d'une chaleur âcre à la peau, qui continuait ordinairement cinq-six jours sans rémission apparente ; pouls petit et fréquent ; difficulté qu'on éprouve dans les membres pour exécuter quelques mouvemens, et que le malade expliquait souvent par les termes de *membres brisés ;* nausées ; quelquefois vomissemens ; pesanteur douloureuse dans la tête, ou céphaloponie plus ou moins forte ; tintement d'oreilles ; vertiges ; respiration plus ou moins gênée ; quelquefois soit très grande ; la langue tremblotante en la tirant, quelquefois propre, souvent chargée d'un enduit blanchâtre. Dans la deuxième période, depuis le quatrième jusqu'au septième et huitième jour, prostration générale des forces ; continuation d'une chaleur brûlante à la peau,

qui était sèche; pouls petit, fréquent et mou; douleur violente de tête; respiration plus difficile; les urines très colorées; la langue tremblotante et sèche; les lèvres, les gencives, les dents, et la langue fuligineuses (*a*); les excrémens d'une odeur fétide; haleine puante; soif considérable; asthénie remarquable dans l'énergie du cerveau, telle que délire, somnolence, quelquefois veille opiniâtre, physionomie égarée, éblouissement des yeux, terreur panique, etc.; enfin tout annonçait une affection plus ou moins grande du système nerveux. Dans la troisième période, la rémission des symptômes fébriles était manifeste, particulièrement vers le matin, et les redoublemens de la fièvre se remarquaient habituellement le soir; le pouls était petit et lent pendant la rémission, et très petit et fréquent pendant l'exacerba-

(*a*) La langue sèche et brune ou noirâtre est un signe pathognomonique de cette fièvre.

tion du paroxisme; mais le battement de l'artère était ordinairement irrégulier; la diminution de la chaleur à la peau, qui continuait à être sèche, était sensible pendant le paroxisme; le délire devenait taciturne; les yeux s'éteignaient; les urines étaient d'une couleur limpide; la physionomie abattue et pâle; la respiration moins gênée et le mal de tête moins vif; enfin, cette fièvre adynamique prenait alors le caractère de la fièvre lente nerveuse des auteurs : cette période était marquée, le plus souvent, par une tendance très grande à la gangrène dans les parties comprimées (*a*), ou atteintes de quelqu'irritation locale (*b*); par une diarrhée

---

(*a*) J'ai vu plusieurs fois, dans les hôpitaux, par l'imprudence de ne pas avoir fait déshabiller ces malades, leurs bras et leurs jambes tomber en gangrène.

(*b*) Si l'excitation locale est beaucoup au-dessus de l'excitation générale, la partie affectée tombe dans une faiblesse indirecte, en proportion du

colliquative ; par une ischurie, ou écoulement involontaire des urines (*a*) ; par des hémorragies passives ; par des pétéchies (*b*), et par une prostration des forces augmentée.

---

défaut d'équilibre. On observe fréquemment, pendant le cours de la fièvre adynamique, sur des hommes attaqués de la blennorrhagie, la gangrène qui s'empare de leur membre viril.

(*a*) Ces symptômes sont dus à l'atonie, qui se porte sur le système contractile.

(*b*) Des auteurs recommandables sont d'opinion, que les pétéchies sur les vivans sont la suite d'une décomposition putride, ce qui est démenti par l'existence du principe vital, comme je l'ai observé dans une note du chapitre de l'hépatite ; mais attendu que l'énergie vitale du système sanguin est extrêmement diminuée, les globules sanguins éprouvent un degré de fluidité, auquel est joint le relâchement des vaisseaux qui laissent épancher le sang dans le tissu cellulaire. On observe ce phénomène dans les endroits où sont situés les petits vaisseaux, à cause qu'ils sont moins excités par la présence

Il était infiniment rare de voir la maladie se terminer par la mort, avant la troisième période. Le pronostic était désespéré si, dans cette période, la douleur de tête continuait avec assoupissement, avec délire et difficulté de respirer; observation qui n'a pas échappé au père de la médecine : « *Ubi in febri non inter-* « *mittente dyspnœa fit, et delirium, lethale.* » *Aph. 30, sect* 4.) Le pronostic était également désespéré, si le malade était tourmenté, dans la troisième période, d'une diarrhée colliquative avec décubitus; ou si la paralysie se déclarait sur l'un ou l'autre côté; ou si le malade était dans un délire taciturne avec coma, carphologie, et soubresaus des tendons; ou si on observait sur le malade, avec un de ces derniers symptômes, une sueur vis-

---

du sang. Cette même asthénie de l'énergie du système sanguin produit, lorsqu'elle est considérable, des hémorragies passives.

queuse froide qui se répandait aux extrémités ; ou s'il lui survenait, dans cette dernière période, de grandes hémorragies passives, et que la physionomie du malade exprimât l'indifférence sur sa position, ou que ces phénomènes fussent accompagnés de quelques symptômes susdits. La respiration stertoreuse était toujours un signe précurseur de la mort.

Le pronostic était au contraire favorable si, dans cette troisième période, le délire cessait, si le pouls commençait à se développer un peu, si la physionomie revenait à son état naturel (*a*), si la lan-

(*a*) Je me suis convaincu que le meilleur pronostic qu'on puisse porter sur cette maladie, peut se tirer de la physionomie : le médecin observateur qui a vu beaucoup de ces malades dans les hôpitaux, aura remarqué que l'aspect seul de la figure du malade est un signe non équivoque, pour faire juger de l'état futur d'un pareil fébricitant.

gue et la peau, de sèches qu'elles étaient, commençaient à s'humecter ; si les parotides, se déclarant quelquefois dans la deuxième période, venaient à suppurer lors de la troisième ; si, pendant le cours antérieur de la maladie, le médecin avait eu recours aux vésicatoires, qui avaient tiré des phlyctènes, dont les plaies se consolidaient. La surdité n'était pas moins d'un augure avantageux ; remarque déjà faite par le vénérable patriarche de Cos : « *quibus in febribus aures « obsurduerint, morbum solvit.* » *Aph. 60, sect.* 4.

Méthode curative du Typhus et du Synochus.

Le traitement que j'ai toujours suivi dans ces maladies, et j'ose me flatter que j'étais extrêmement heureux dans le succès, était le suivant :

Comme la fièvre ataxique et la fièvre adynamique, dans leur forme la plus

simple, sont presque toujours accompagnées d'une surcharge des premières voies, surcharge dont j'ai donné la raison dans une note antérieure, en parlant de l'avantage du vomitif, je prescrivais l'émétique dans la première période de ces fièvres (*a*). Immédiatement après l'action du vomitif, j'employais largement les excitans permanans et diffusibles (*b*). Si même l'irritation est forte dans le systême sanguin, ce symptôme ne doit jamais faire suspendre l'emploi de

---

(*a*) Je dis dans la première période, car dans l'état avancé de ces maladies, la prostration des forces est quelquefois si grande, que le vomitif est contre-indiqué : j'ai souvent observé cette contre-indication du vomitif sur des hommes qui entraient à l'hôpital pendant la deuxième période de ces fièvres.

(*b*) Dans les premiers jours de ces maladies, lorsqu'elles avaient encore des rémissions, j'ai fait souvent avorter la fièvre par de grandes doses de quinquina.

ces remèdes. Je vois souvent des malades, atteints de ces fièvres nerveuses, devenir les malheureuses victimes de quelques médecins, ou trop timides, ou donnant tête baissée dans les idées de la médecine antique, et prescrivant les débilitans, lorsqu'ils observent cette névrosthénie de Gianini. Qu'on remonte aux causes primitives de ces fièvres : on n'y verra que faiblesse, et on trouvera que la réaction du système artériel n'est que secondaire. Je suis persuadé que tous les médecins des hôpitaux, (car c'est là que ces fièvres sont très fréquentes), qui auront fait des remarques attentives sur ces maladies, me répondront par l'affirmative. A ce sujet, je puis citer le passage suivant de Brown, qui dit que l'étude des symptômes est souvent dangereuse et incertaine : « *Symptoma-*
« *tum investigatio, quæ hactenus omnis fruc-*
« *tus expers, summo artis detrimento et fe-*
« *racissima errorum capitalium origo, fuit,*
« *pariter in medicina, ac in reliqua philo-*

« *sophia reconditarum causarum quæstio* ,
« *repudianda* (*a*). »

Pour rétablir la diminution des forces vitales, je me servais, à titre des remèdes excitans, des amers, ou du quinquina rouge ou brun, auxquels j'ajoutais la racine de valeriane (*Valeriana officinalis*, *triand. monog.* Lin.), ou la racine de serpentaire (*Aristolochia serpentaria*, *gynand. hexand.*, Lin.), ou la racine de contrayerva (*Dorstenia contrayerva*, *monœc. diand.* Lin.), ou les fleurs ou les racines d'arnique (*Arnica montana*, *syngenes. polyg. superfl.* Lin.), ou la racine d'angélique (*Angelica archangelica*, *pentand. digyn.* Lin.), ou d'autres plantes aromatiques. A ces remèdes, je joignais quelques excitans volatils, qui agissent encore plus immédiatement sur le système nerveux, comme l'opium, ou l'éther, ou le camphre, etc.

(a) *Elem. Medic.* § 451.

P. E.

R. *Flor. chamom. vulg. m.* I
Rad. serpentar. virg. dr. I *et S.*
Aq. fervid. unc. X. *Per*
½ *hor. infus. col. add.*
Pulv. cort. peruv. dr. III.
Æth. sulph. alcoh. scrup. II.
m. d. us.

Sign. Prendre d'heure en heure une demi-once.

Ou

R. *Rad. contrayerv. dr.* II
Cort. peruv. unc. I
Aq. fervid. unc. X. *Per.*
½ *hor. infus. col. add.*
Acet. ammoniac. dr. II.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. valerian. unc.* VII
Parat. ex rad. dr. II
Ext. absinth. dr. II
Tinct. opii simpl. gt. XVIII.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Flor. arnic. dr.* I
Summitat. absinth. m. I
Aq. fervid. unc. X. *Per*
$\frac{1}{2}$ *hort. infus. col. add.*
Tinct. cort. peruv. unc. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. vinos. angelic. unc.* VII
Ex rad. dr. III, *parat.*
Pulv. cortic. peruv. dr. III
Camphor. gr. VIII *C. pulv.*
Gumm. arab. q. S. solut.
Ammon. pur. gt. XVI.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Cort. cascarill.*
Rad. gentian. an. unc. S.
Aq. fervid. unc. X.
Per $\frac{1}{2}$ *hor. infus. col. add.*
Succinat. ammoniac. scrup. II
Pulv. cort. peruv. dr. III.
m. d. us.

Sign, id.

Ou

R. *Infus. vinos. saturat.*
Menth. crisp. unc. VII
Ext. amar. dr. II
Tinct. castor. æther. dr. I.
m. d. us.

Sign. id.

Ou

R. *Infus. saturat. rad.*
Gei urban. unc. VI
Tinct. amar. unc. I
Carbonat. ammoniac. gr. XII.
m. d. us.

Sign. id.

etc., etc.

J'augmentais tous les jours la dose des stimulans volatils. Dans ces fièvres nerveuses, on ne doit jamais craindre de donner ces remèdes à haute dose; car, après avoir commencé par la dose ordinaire que j'expose dans les formules, je suis souvent monté rapidement avec la dose de camphre jusqu'à cinquante, soi-

xante grains par jour, dans une décoction amère ou de quinquina ; avec l'éther, jusqu'à six, sept, huit gros par jour, dans une pareille décoction ; et avec l'opium, jusqu'à dix, douze grains (*a*).

(*a*) La fièvre adynamique, qui m'avait atteint, pendant le mois de novembre dernier, était si intense, que tous mes confrères, au nombre d'une douzaine, l'avaient jugée absolument mortelle, comme ils me l'ont rapporté, lors de ma convalescence. Dans la seconde période de ma maladie, j'étais dans une prostration de forces considérable, avec délire continuel, terreur panique, langue sèche et noirâtre, chaleur âcre à la peau, soubresauts des tendons, carphologie, congestion très forte vers les poumons et la tête. Une partie de ces médecins me prescrivaient les médicamens débilitans ou antiphlogistiques, pour faire passer l'irritation du système sanguin ; une autre partie de ces messieurs, bien plus dangereuse, prétendaient qu'il fallait saigner, pour diminuer la masse du sang : quelle extravagance ! C'était le cas de dire, *plures medici, medicina nulla.* Mais le docteur Bernard, médecin d'un

J'augmentais également la dose des stimulans permanens : j'ai donné quel-

---

grand mérite, attaché, comme médecin en chef, à un hôpital de Mayence, s'opposa, par l'amitié dont nous étions liés, à leur méthode bizarre, et entreprit le traitement de ma maladie, qui était au sixième jour. (Dans l'invasion de la maladie, j'avais pris un vomitif, que j'avais fait succéder par l'usage de la limonade tartreuse, pour appaiser ma soif.) Il commença par me faire prendre, toutes les heures, une demi-once d'une forte infusion de six onces, faite avec l'écorce du Pérou et celle de canelle, à laquelle il avait fait ajouter un gros d'éther : il me faisait continuer cette infusion, en augmentant la dose de l'éther, chaque fois qu'il répétait sa prescription; de façon qu'au bout de quatre jours, cette dose était à cinq gros. Après quatre à cinq jours de remèdes, ordonnés par M. Bernard, tous les symptômes fébriles commençaient à disparaître : alors la dose de l'éther fut diminuée de la même manière qu'elle avait été augmentée; et dans ma convalescence, mes forces furent ranimées par l'emploi de quelques amers, avec l'usage de bons vins de Médoc et d'Andalousie, et de bouillons restaurans.

quefois le quinquina, depuis une once, jusqu'à trois par jour, en décoction, dans une livre d'eau, que je faisais réduire jusqu'à six onces.

Pour mitiger la soif, qui quelquefois est considérable, j'ordonnais l'usage d'un vin généreux; et quand le malade montrait quelque répugnance pour le vin pur, je le faisais couper avec la moitié d'eau, ou je le donnais en forme de limonade, ou dans une tisane amère.

A ce traitement, je joignais, lorsque l'irritation était forte dans le système sanguin, les sinapismes, ou les vésicatoires sur les différentes parties du corps; l'application des linges trempés dans un mélange d'eau et de vinaigre, sur la tête, dans le cas où le cerveau était fortement affecté, par l'irritation du système sanguin. Je joignais également à ce traitement interne, l'emploi des lavemens excitans, lorsqu'il y avait constipation : je

faisais préparer ces lavemens par une infusion vineuse aromatique, ou de fleurs d'arnique, ou de fleurs de tilleul, ou de menthes, etc. ; et pour redoubler l'effet de cette infusion, j'y ajoutais encore l'éther, ou le camphre, ou l'ammoniaque pur, etc.

Quand la fièvre adynamique se compliquait avec la dyssenterie, je prescrivais, conjointement avec ces potions excitantes, les lavemens stimulans, tels que les précédens, et les frictions excitantes, comme le liniment anodin camphré, ou le savon ammoniacal, etc., sur le bas-ventre, pour prévenir la gangrène (*a*);

(*a*) La complication réciproque de la fièvre ataxique et la fièvre adynamique avec la dyssenterie, doit être traitée par la méthode excitante ; car la dyssenterie qui est accompagnée d'une de ces fièvres, ne peut être qu'asthénique: aussi on n'observe cette complication que sur des individus qui ont le tube digestif faible.

et lorsque le ventre devenait plus libre, et que la dyssenterie se changeait en diarrhée, je joignais à ces potions excitantes, l'opium à des doses comme je l'ai énoncé dans le traitement de la dyssenterie et de la diarrhée chroniques. J'ordonnais également ces potions excitantes, avec l'opium aux mêmes doses, quand le malade était tourmenté de diarrhées colliquatives.

Lorsque la chaleur à la peau commençait à tomber, et qu'il y avait des rémissions marquées, je donnais, de préférence, le kina en poudre, pendant la rémission, vu qu'alors le malade le supportait ordinairement. Je ne sais si c'était par un esprit de prévention, qu'à cette époque je préférais cette écorce à tous les autres remèdes, ou si c'était parce qu'il m'a semblé plusieurs fois, dans ce cas, qu'aucun médicament ne pouvait égaler son action. J'administrais

souvent le quinquina, depuis quatre gros jusqu'à deux et même trois onces par jour ; dose qui fut partagée en différens paquets, que je faisais prendre au malade, à diverses reprises, dans un vin généreux, ou autre délayant excitant.

J'accompagnais les remèdes internes, de légères embrocations froides sur la surface du corps, préparées avec du vin ; ou je faisais tenir le malade dans un air frais, lorsque des sueurs colliquatives venaient à se déclarer ; et lorsque la sensibilité de l'organisme était extrêmement diminuée, ou qu'une sueur froide se répandait sur le corps, ou que des hémorragies passives survenaient, j'accompagnais les mêmes remèdes internes de l'emploi des vésicatoires ambulans, simplement comme rubifians, sur les différentes parties du corps, ou des frictions vineuses tièdes sur toute la surface externe de la peau. Ce dernier moyen m'a

toujours paru préférable, parce que l'action excitante de ces frictions se porte sur le système général.

En parlant de la thérapeutique de ces fièvres, je ne puis omettre de citer le succès merveilleux obtenu des lotions froides, chaque fois que je les ai employées, c'est-à-dire, lorsque la chaleur fébrile à la peau était considérable. Je renvoye le lecteur au procédé dicté dans l'ouvrage du docteur Gianini (*a*). Mille expériences, que j'ai tentées sur l'application de l'affusion froide d'après ce respectable auteur, m'ont convaincu de l'utilité de ce grand moyen, qui prépare si bien, dans ces fièvres nerveuses, l'organisme à faire usage des excitans, pour détruire la cause prochaine de ces maladies (*b*).

(*a*) Ouvrage cité.

(*b*) Le docteur Mancel, fils, a été témoin de

La nourriture que je permettais au malade, lorsque l'appétit commençait à revenir, consistait en bouillon restaurant, mais en quantité bornée, pour ne jamais déranger les fonctions digestives; et j'augmentais, peu-à-peu, la proportion des alimens, que je choisissais parmi ceux de la classe analeptique, jusqu'à ce que le malade eût repris son état naturel de forces. Je prescrivais l'usage modéré d'un vin généreux, dans toutes les époques de ces maladies.

Il me paraît superflu de parler des principes hygiéniques que je suivais pendant la méthode curative de ces fièvres, ainsi que dans les autres maladies, attendu que je m'imagine que tout médecin connaît leur influence.

---

l'avantage que j'ai tiré de quelques expériences répétées sur ce sujet, depuis mon retour de l'armée.

CONCLUSION.

Je crois avoir fait connaître les principales maladies que j'ai eu occasion de traiter, pendant les tristes campagnes de 1812 et 1813. J'ai indiqué, autant que possible, leur thérapeutique qui m'a le mieux réussi. Les détails que je viens de consigner dans ce mémoire, sont le fruit de l'expérience que m'a pu permettre le service des hôpitaux et des armées. Cet ouvrage se ressentira, sans doute, des distractions inséparables de mon état, et surtout de l'imperfection du style, que mes travaux actuels m'empêchent de polir; mais heureusement, il s'agit d'un livre de médecine, à propos duquel on sera, je l'espère, disposé à l'indulgence; particulièrement lorsque l'auteur écrit dans une langue qui n'est pas la sienne, et n'a d'autre vue que de se rendre utile à l'humanité souffrante. Puissent mes confrères

ne point me juger comme écrivain, et puissent-ils, à l'ombre de l'heureuse pacification, qui dans ce moment verse un beaume salutaire sur les plaies dont l'Europe saigne encore, méditer tranquillement ma méthode curative, dans le silence du cabinet, et n'être pas dans le cas d'expérimenter mes procédés de traitement sur des hommes aussi infortunés que ceux qui ont fait le sujet de ces observations.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE, ... Page 9
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES, . . 33

AFFECTIONS ABDOMINALES.

Hépatite, ... 72
Entérite bilieuse, ... 87
Embarras gastrique, ... 93
Embarras hépatico-gastrique, 98
Diarrhée, ... 100
Dyssenterie, ... 108

AFFECTIONS PULMONAIRES.

Catarrhe pulmonaire, . . . 123
Péripneumonie, ... 133

FIÈVRES.

Fièvre rémittente gastrique, 138
—— *intermittente gastrique*, 142
—— *lente nerveuse*, ... 158
Typhus, ... 164
Synochus, ... 168

ERRATA.

Pag. 26, lig. 7, *conjectural*, lisez : *conjecturale.*

Pag. 30, lig. 6 et suiv., *Bursierus*, lisez : *Burserius*; *Weickard*, lisez : *Weikard*; *Franck*, lisez : *Frank.*

Pag. 35, lig. 1, *par épuiser*, lisez : *à épuiser.*

Pag. 87, lig. 14, *tention*, lisez : *tension.*

Pag. 96, dernière ligne de la note, *traduites*, lisez : *traduits.*

Pag. 98, lig. 12, *ou*, lisez : *où.*

Pag. 103, lig 3, *pouvant*, lisez : *peut.*

Pag. 119, lig. 6, *tanin*, lisez : *tannin.*